



LE MALADE IMAGINAIRE .



LE MALADE IMAGINAIRE.

LE
MALADE
IMAGINAIRE,
COMEDIE

Meslée de Musique, de Chan-
sons, & de Dances.

Par
MR. DE MOLIERE.



Suivant qu'elle a esté representée

A P A R I S,

M. D C. LXXXIII.

LE
MALADE
IMAGINAIRE
COMEDIE

Melée de Musique, de Chan-
sons & de Dances.

Par
M. DE MOLIERE.



Se vend chez le Libraire
A PARIS,

M. DC. LXXIII.

3

A V I S

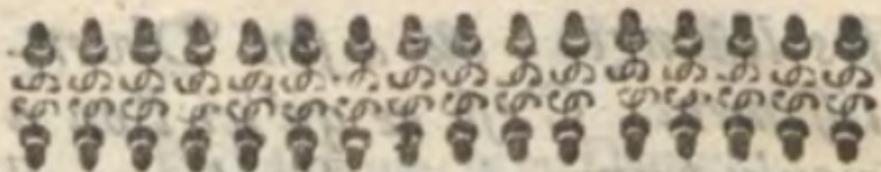
A U L E C T E U R .



*U*n troupe de Moliere ayant bien voulu borner la gloire de cet Illustre Auteur pour la satisfaction du Public dans la seule representation du Malade Imaginaire, sans en laisser imprimer la veritable copie, quelques gens se sont aduisez de composer une piece à laquelle ils ont donné ce mesme titre dont on en a fait plusieurs impressions tant dedans que dehors le Royaume qui ont esté debitées, lesquelles ont jusqu'à present abusé bien du monde; mais les Memoires sur lesquels ces gens là avoient travaillé, ou l'idée qu'ils croyoient avoir conservée de la piece, lors qu'ils l'avoient veu représenter se sont trouvé si esloignez de l'original & du sujet mesme, qu'au lieu de plaire ils n'ont fait qu'inspirer des desirs plus pressans de voir celle de cet illustre qui avoit si bien sceu remarquer les deffauts de la medecine & de ceux qui en exercent la pratique; Cette impression icy la fera distinguer des autres, n'y ayant aucune ressemblance si non au titre; & il estoit fort aisé de voir qu'un si habile homme n'avoit fait une si pitoyable piece, qui auroit plustost servi à ternir sa reputation qu'à augmenter sa gloire. C'est ce qui fait que nous la donnons au Public; quoy qu'on ait deffendu de l'imprimer; où le Lecteur trouvera une grande diffé-

rence & y pourra remarquer le style, l'embellissement, les jeux, & le tour que ce grand homme sçavoit donner aux belles choses. Le Prologue est meslé de diverses Chansons contre le corps de la Faculté, de Dances, de Musique, d'Entrées de Ballet, d'Intermedes & d'une ceremonie grotesque pour la Reception du Malade en Medecin; & cete piece n'avoit pu estre mise au jour, parceque ces venerables Mrs. voyant leur art aboly & devenu infructueux par leur ignorance & momeries en derision, & que leur science n'estoit devenuee que pure chimera, eurent recours à sa Majesté, pour en embescher l'impression pour qu'elle ne parust en public & principalement en France, où ces Mrs. s'estoient faits si riches à force d'avoir tué tant de monde en les étourdissant par leurs Cacquets & que leur corps alloit en decadence depuis que la Faculté avoit esté bernée & mise tant de fois au Theatre à leur confusion; c'est ce qui fit qu'un de leurs amis en mit une au jour sous ce même titre n'y ayant ny Rime ny Raison, & n'y ayant aucune Chanson, Entrée de Ballet, Musique, Dance, ny aucune ceremonie: au lieu que celle-cy en est toute remplie, & le Lecteur n'aura pas de peine à connoitre que cellecy est l'original.

LE



L E

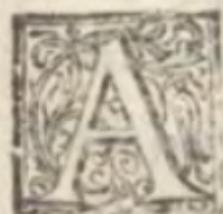
M A L A D E

I M A G I N A I R E,

C O M E D I E

Mêlée de Musique, & de Dances.

L E P R O L O G U E.



*Près les glorieuses fati-
gues, & les Exploits
victorieux de nostre
Auguste Monarque; il est bien
juste que tous ceux qui se mes-
lent d'ecrire travaillent ou à*

A 3

les

ses loüanges, ou à son Diver-
tissement. C'est ce qu'ici l'on a
voulu faire, & ce Prologue est
un essai des loüanges de ce grand
Prince, qui donne Entrée à la
Comedie du Malade Imaginaire,
dont le projet a esté fait pour le
délaisser de ses nobles travaux.

La Decoration represente un lieu
Champestre fort agreable.

LE PROLOGUE

Les gloires des
guerres, & les exploits
victorieux de nos
Aristes Monarques; il est
tout ceux qui se mes-
ent à écrire travailleroient on a

ECLO.

E C C L O G U E

En Musique, & en Dances.

FLORE, PAN, CLIMENE, DAPHNE,
TIRSI, DORILAS, DEUX ZEPHIRS,
TROUPE de BERGERS,
& de BERGERES.

F L O R E .



Quittez, quittez vos Troupeaux,
Venez Bergers, venez Bergeres,
Accourez, accourez sous ces tendres
Ormeaux ;

Je viens vous annoncer des nouvelles
bien cheres.

Et réjouir tous ces hameaux ?

Quittez, quittez vos Troupeaux,
Venez Bergers, venez Bergeres.

Accourez, accourez sous ces tendres Ormeaux.

CLIMENE & DAPHNE,
Berger laissons-là tes feux
Voilà Flore qui nous appelle.

T I R S I S , & D O R I L A S .

Mais au moins di-moy, cruelle.

T I R S I S .

Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux ?

D O R I L A S .

Si tu seras sensible à mon ardeur fidelle ?

CLIMENE, & DAPHNE,
Voilà Flore qui nous appelle.

T I R S I S , & D O R I L A S .

Ce n'est qu'un mot, un mot, un seul mot que je
veux.

L E M A L A D E
T I R S I S.

Languiray-je toujours dans ma peine mortelle ?

D O R I L A S.

Puis je esperer qu'un jour tu me rendras heureux ?

C L I M E N E & D A P H N E'.

Voilà Flore qui nous appelle.

E N T R E' E de B A L L E T.

*Toute la troupe des Bergers & Bergeres, va se placer
en cadence autour de Flore.*

C L I M E N E.

Quelle nouvelle parmi nous,
Déesse, doit jetter tant de réjouissance ?

D A P H N E'.

Nous brûlons d'apprendre de vous
Cette nouvelle d'importance.

D O R I L A S.

D'ardeur nous en soupirons tous.

T O U S.

Nous en mourons d'impatience.

F L O R E.

La voici, silence, silence.

Vos vœux sont exaucez, L O U I S est de retour,

Il ramene en ces lieux les plaisirs & l'Amour,

Et vous voyez finir vos mortelles alarmes,

Par ses vastes exploits son bras voit tout soumis,

Il quitte les armes,

Faute d'ennemis.

T O U S.

Ah quelle douce nouvelle !

Qu'elle est grande ! qu'elle est belle !

Que de plaisirs que de ris ! que de jeux !

Que de succès heureux !

Et que le Ciel a bien rempli nos vœux.

Ah quelle douce nouvelle !

Qu'elle est grande ; qu'elle est belle !

E N-

ENTRÉE de BALLET.

*Tous les Bergers & Bergeres expriment par des
Dances les transports de leur joye.*

F L O R E.

De vos Flutes bécagères
Réveillez les plus beaux sons ;
L O U I S offre à vos Chançons
La plus belle des matières,
Après cent combats,
Où cueille son bras
Une ample victoire :
Formez entre vous
Cent combats plus doux,
Pour chanter sa gloire.

T O U S.

Formons entre-nous
Cent combats plus doux,
Pour chanter sa gloire.

F L O R E.

Mon jeune Amant dans ce bois,
Des presens de mon empire
Prepare un prix à la voix,
Qui sçaura le mieux nous dire
Les vertus & les exploits
Du plus Auguste des Roys.

C L I M E N E.

Si Tirsis a l'avantage.

D A P H N E'.

Si Dorilas est vainqueur.

C L I M E N E.

A le cherir je m'engage.

D A P H N E'.

Je me donne à son ardeur.

T I R S I S.

O trop chere esperance!

LE MALADE
DORILAS.

O mot plein de douceur !

TOUS DEUX.

Plus beau sujet, plus belle récompence

Peuvent-ils animer un cœur ?

Les Violons jouent un Air pour animer les deux Bergers au combat, tandis que Flore comme juge va se placer au pied de l'arbre avec deux Zephirs, & que le reste comme spectateurs va occuper les deux coins du Theatre.

TIRSI S.

Quand la neige fonduë enfle un torrent fameux,

Contre l'effort soudain de ses flots écumeux,

Il n'est rien d'assez solide ;

Dignes, Chasteaux, Villes, & bois,

Hommes, & Troupeaux à la fois

Tout cede au courant qui le guide :

Tel, & plus fier & plus rapide,

Marche LOUIS, dans ses Exploits.

BALLET.

Les Bergers & Bergeres de son costé dancent autour de luy sur une Ritornelle, pour exprimer leurs applaudissemens.

DORILAS,

Le foudre menaçant qui perce avec fureur

L'affreuse obscurité de la nuë enflammée,

Fait, d'épouvante & d'horreur

Trembler le plus ferme cœur ;

Mais à la teste d'une armée

LOUIS jette plus de terreur :

BALLET.

Les Bergers & Bergeres de son costé, sont de mesme que les autres.

TIRSI S.

Des fabu'eux exploits que la Grece à chantez,

Par un brillant amas de belles veritez

Nous voyons la gloire effacée,

Et tous ces fameux demi-Dieux
 Que vante l'Histoire passée,
 Ne sont point à nostre pensée
 Ce que L O U I S est à nos yeux.

B A L L E T.

Les Bergers & Bergeres de son costé font encore la même chose.

D O R I L A S.

L O U I S fait à nos temps par ses faits inouis
 Croire tous les beaux faits que nous chante l'histoire
 Des Siecles évanouis :
 Mais nos Néveux dans leur gloire,
 N'auront rien qui fasse croire.
 Tous les beaux faits de L O U I S.

B A L L E T.

Les Bergeres, de son costé font encore de même, après quoy les deux partis se meslent.

P A N, suivi de six Faunes.

Laissez, laissez Bergers, ce dessein temeraire,
 Hé, que voulez vous faire ?
 Chanter sur vos chalumeaux,
 Ce qu'Apollon sur la Lyre
 Avec ses chants les plus beaux,
 N'entreprendroit pas de dire.
 C'est donner trop d'Effor au feu qui vous inspire,
 C'est monter vers les Cieux sur des ailles de Cire,
 Pour tomber dans le fond des Eaux.
 Pour chanter de L O U I S l'intrepide courage,
 Il n'est point d'assez docte voix,
 Point de mots assez grands pour en tracer l'Image,
 Le silence est le langage
 Qui doit louer ses exploits.
 Consacrez d'autres soins à sa pleine Victoire,
 Vos loüanges n'ont rien qui flatte ses desirs.
 Laissez, laissez-là sa gloire,
 Ne songez qu'à ses plaisirs.

Laiſſons, laiſſons là ſa gloire
Ne ſongeons qu'à ſes plaiſirs.

Bien que pour étaler ſes vertus immortelles
La force manque à vos eſprits,
Ne laiſſez pas tous-deux de recevoir le prix.
Dans les choſes grandes & belles
Il ſuffit d'avoir entrepris.

Les deux Zephirs dancent avec deux couronnes de fleurs à la main, qu'ils viennent donner enſuite aux deux Bergers.

CLIMENE & DAPHNE' en leur donnant la main,
Dans les choſes grandes & belles
Il ſuffit d'avoir entrepris.

Ha ! que d'un doux ſuccés noſtre audace eſt ſuivie.

Ce qu'on fait pour L O U I S, on ne le perd jamais.

Aux ſoins de ſes plaiſirs donnons-nous deſormais.

Heureux, heureux, qui peut luy conſacrer ſa vie.

Joignons tous dans ces bois
Nos flutes & nos voix,
Ce jour nous y convie,
Et faiſons aux Echos redire mille fois,
L O U I S eſt le plus grand des Rois,
Heureux, heureux, qui peut luy conſacrer ſa vie.

Derniere & grande Entrée de Ballet.

Faunes, Bergers, & Bergeres, tous ſe meſlent, & il ſe fait entr'eux des jeux de dance, après quoy ils ſe vont preparer pour la Comédie.

A U T R E P R O L O G U E.

Chanfon contre les Medecins.

Vostre plus haut sçavoir n'est que pure chimere,
 Vains & peu sages Medecins !
 Vous ne pouvez guerir par vos grands mots Latins
 La douleur qui me desespere ;
 Vostre plus haut sçavoir n'est que pure chimere.

Helas ! helas ! je n'ose decouvrir
 Mon amoureux Martyre,
 Au Berger pour qui je souspire,
 Et qui seul peut me secourir ;
 Ne pretendez pas le finir.

Ignorants Medecins vous ne sçauriez le faire,
 Vostre plus haut sçavoir n'est que pure chimere.
 Ces Remedes peu seurs dont le simple vulgaire
 Croit que vous connoissiez l'admirable vertu
 Pour les maux que je sens n'ont rien de salutaire ;
 Et tout vostre cacquet ne peut estre recen
 Que d'un malade Imaginaire :
 Vostre plus haut sçavoir n'est que pure chimere,
 Vains & peu sages Medecins, &c.

Le Theatre change & represente une
 chambre où est le Malade.

ARGAN, Malade Imaginaire.

BELINE, Seconde femme d'Argan.

ANGELIQUE, fille d'Argan & amante de Cleante.

LOÛISON, petite fille d'Argan & sœur d'Angelique.

BERALDE, frere d'Argan.

CLEANTE, amant d'Angelique.

Mr. DYAFOIRUS, Medecin.

THOMAS DYAFOIRUS, son fils & amant d'Angelique.

Mr. PURGON, Medecin d'Argan.

Mr. FLEURANT, Apotiquaire d'Argan.

Mr. DE BONNEFOY, Notaire.

TOINETTE, servante d'Argan.

La Scene est a Paris.

La maniere dont châque Personnage doit
estre habillé.

ARGAN est vestu en malade, de gros bas, des
mules, un haut-de-chauffe estroit, une camisole rouge
avec quelque galon ou dentelle, un mouchoir de cou à
vieux passemens negligemment attaché, un bonnet de
nuit avec la coiffe à dentelle.

BERALDE en habit de Cavalier modeste.

CLEANTE est vestu galamment, & en amoureux.

PURGON, DYAFOIRUS Pere, & DYA-
FOIRUS Fils, tous trois sont vestus de noir, les deux
premiers en habit ordinaire de Medecin, & le dernier
avec un grand collet uny, de longs cheveux plats, un
manteau qui luy passe les genoux, & portant une mine
tout-à-fait niaise.

L'APOTIQUAIRE est aussi vestu de noir ou de
grubrun, avec une courte serviette devant soy, & une
Siringue à la main, sans chapeau.

LES FEMMES sont vestuës comme elles le sont
ordinairement dans les Pieces Comiques.

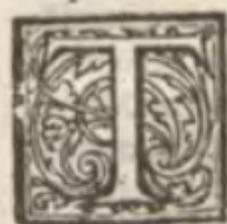
ACTE

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

A R G A N .

Dans une Chaise avec une Table devant luy compte des parties d'Apotiquaire avec des jettons.



T Rois & deux font cinq, & cinq font dix, & dix font vingt, trois & deux font cinq. Plus du vingt quatrième un petit Clystere insinuatif, preparatif & remolliant, pour amollir, humecter & rafraichir les entrailles de Monsieur, trente solz. Ce qui me plaist de Monsieur Fleurant mon Apotiquaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles. Les entrailles de Monsieur, trente solz. Ouy, mais Monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'estre civil, il faut estre aussi raisonnable, & ne pas écorcher les malades, trente solz un lavement; je suis vostre serviteur; je vous l'ay deja dit, vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt solz, & vingt solz en langage d'Apotiquaire; c'est à dire, dix solz; les voilà. Plus dudit jour un bon Clystere detersif composé avec Catolicon double, Rhubarbe, Miel Rosat & autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver & nettoyer le bas ventre de Monsieur, trente solz. Avec vostre permission, dix solz. Plus dudit jour, le soir un julep hepaticque, soporatif & somnifere composé pour faire dormir Monsieur, trente cinq solz. Je ne me plains pas de celuy-là, car il me fit bien dormir, dix quinze seize & dix sept solz six deniers. Plus, du vingt cinqième, une bonne Medecine Purgative & corroborative composée de Cassé recente avec Sené Levantin & autres suivant l'ordonnance de Monsieur Purgon pour expulser & eva-

cuër la bile de Monsieur, quatre livres. Hola! Monsieur Fleurant c'est se moquer, il faut vivre avec les Malades, Monsieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre livres, mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît, vingt & trente solz. Plus dudit jour une potion anodine & astringente, pour faire reposer Monsieur, trente solz. Bon, dix & quinze solz. Plus du vingt fixième, un clistere Carminatif pour chasser les vents de Monsieur, trente solz. Dix solz, Monsieur Fleurant. Plus le clystere de Monsieur reiteré le soir comme dessus, trente solz. Monsieur Fleurant, dix solz. Plus du vingt septième une bonne Medecine composée pour haster d'aller & chasser dehors les mauvaises humeurs de Monsieur, trois livres; Bon, vingt & trente solz. Je suis bien aise que vous foyez raisonnable. Plus du vingt huitième une prise de petit lait clarifié & dulcoré pour adoucir, lenifier, temperer & rafraichir le sang de Monsieur, vingt solz. Bon dix solz. Plus une potion cordiale & preservative composée avec douze grains de Bezoard, Sirop de Limon & grenade & autres, suivant l'ordonnance, cinq livres. Ha Monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît, si vous en usez comme cela on ne voudra plus estre malade, contentez vous de quarante solz, vingt & quarante solz, trois & deux font cinq, & cinq font dix, & dix font vingt, soixante & trois livres, quatre solz, six deniers. Si bien donc que de ce mois j'ay pris un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze & douze lavemens. & l'autre mois il y avoit douze medecines & vingt lavemens, je ne m'ellonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-cy que l'autre, je le diray à Monsieur Purgon afin qu'il mette ordre à cela. Alons, qu'on m'oste tout cecy. Il n'y a personne. J'ay beau dire, on me laisse tousjours seul, il n'y a pas moyen de les arrester icy, ils n'entendent point, & ma sonnette ne fait pas assez de bruit, *drelin, drelin,*

lin, drelin, point d'affaire, drelin, drelin, drelin; ils sont sourds, Toinette, drelin, drelin, drelin, tout comme si je ne sonnois point, Chienné, Coquine, drelin, drelin, drelin, j'engage, drelin, drelin, drelin, carogne à tous les diables, est il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul, drelin, drelin, drelin. voilà qui est pitoyable, drelin, drelin, drelin, ha mon Dieu! ils me laisseront icy mourir, drelin, drelin, drelin.

SCENE II.

TOINETTE, ARGAN.

TOINETTE.

O N y va.

ARGAN.

Ha Chienné, ha Carogne!

TOINETTE.

Diantre soit fait de vostre impatience, vous pressez si fort les personnes que je me suis donné un grand coup de la teste contre la carne d'un Volet.

ARGAN.

Ha traistresse!

TOINETTE.

Ha!

ARGAN.

Il y a . . .

TOINETTE.

Ha!

ARGAN.

Il y a une heure . . .

TOINETTE.

Ha!

A R-

ARGAN.

Tu m'as laissé

TOINETTE.

Ha!

ARGAN.

Tay toy donc Coquine que je te querelle.

TOINETTE.

Çai mon, ma foy, j'en suis d'avis après ce que je me suis fait.

ARGAN.

Tu m'as fait égoïller, Carogne.

TOINETTE.

Et vous m'avez fait, vous, casser la teste; l'un vaut bien l'autre, quitte à quitte si vous voulez.

ARGAN.

Quoy, Coquine?

TOINETTE.

Si vous querellez, je pleureray.

ARGAN.

Me laisser traitresse?

TOINETTE.

Ha!

ARGAN.

Chienne, tu veux

TOINETTE.

Ha!

ARGAN.

Quoy, il faudra encore que je n'aye pas le plaisir de quereller?

TOINETTE.

Querellez tout vostre soû, je le veux bien.

ARGAN.

Tu m'en empêches chienne, en m'interrompant à tous coups.

TOINETTE.

Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que de mon costé j'aye le plaisir de pleurer; chacun le sien ce n'est pas trop, ha.

AR-

A R G A N.

Allons, il faut en passer par là, oste moy cecy, Coquine, oste moy cecy; mon lavement d'aujourd'huy-a-t-il bien operé?

T O I N E T T E.

Vostre lavement?

A R G A N.

Oüy, ay-je bien fait de la bile?

T O I N E T T E.

Ma foy je ne me messe point de ces affaires là; c'est à Mr. Fleurant à y mettre le nez puis qu'il en a le profit.

A R G A N.

Qu'on ait soin de me tenir un Bouillon prest pour l'autre que je dois tantost prendre.

T O I N E T T E.

Ce Mr. Fleurant là & ce Mr. Purgon s'égayent bien sur vostre Corps, ils ont en vous une bonne vache-à-lait & je voudrois bien leur demander quel mal vous avez pour vous faire tant de remedes.

A R G A N.

Taisez vous Ignorante, ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la Medecine; qu'on me fasse venir ma fille Angelique, j'ay à luy dire quelque chose.

T O I N E T T E.

La voicy qui vient d'elle même; elle a deviné vostre pensée.

S C E N E III.

A N G E L I Q U E, T O I N E T T E,

A R G A N.

A R G A N.

A Pprochez, Angelique, vous venez à propos; je voulois vous parler.

A N-

Me voilà presté à vous ouïr.

Attendez, donnez moy mon baston ; je vay revenir tou. à l'heure.

TOINETTE.

Allez. viste Monsieur, allez, Monsieur Fleurant nous donne des affaires.

SCENE IV.

ANGELIQUE, TOINETTE.

TOINETTE.
ANGELIQUE.

Quoy ?

ANGELIQUE.

Regarde moy un peu.

TOINETTE.

Hé bien, je vous regarde.

ANGELIQUE.

Toinette.

TOINETTE.

Hé bien, quoy Toinette ?

ANGELIQUE.

Devines tu point de quoy je veux parler ?

TOINETTE.

Je m'en doute assez de vostre jeune amant, car c'est sur luy depuis six jours que roulent tous vos entretiens, & vous n'êtes point bien, si vous n'en parlez à toute heure,

ANGELIQUE.

Puis que tu connois cela, que n'es tu donc la première à m'en entretenir & ne m'espargnes tu la peine de te jeter sur ce discours ?

T O I N E T T E.

Vous ne m'en donnez pas le temps, & vous avez des soins la dessus, qu'il est difficile de prevenir.

A N G E L I Q U E.

Je t'avoüe, que je ne sçaurois me lasser de te parler de luy, & que mon cœur profite avec chaleur de tous les momens de s'ouvrir à toy. Mais dy-moy, condamnes-tu, Toinette, les sentimens que j'ay pour luy?

T O I N E T T E.

Je n'ay garde.

A N G E L I Q U E.

Ay-je tort de m'abandonner à ces douces impressions?

T O I N E T T E.

Je ne dis pas cela.

A N G E L I Q U E.

Et voudrois-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moy?

T O I N E T T E.

A Dieu ne plaife.

A N G E L I Q U E.

Dy-moy un peu, ne trouves-tu pas comme moy, quelque chose du Ciel, quelque effet du Destin, dans l'avanture inopinée de nostre connoissance?

T O I N E T T E.

Oüy.

A N G E L I Q U E.

Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense sans me connoître, est tout à fait d'un honneste Homme?

T O I N E T T E.

Oüy.

A N G E L I Q U E.

Que l'on ne peut pas en user plus genereusement?

T O I

LE MALADE
TOINETTE.

D'accord.

ANGELIQUE.

Et qu'il fait tout cela de la meilleure grace du monde !

TOINETTE.

Oh oui.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne ?

TOINETTE.

Affurément.

ANGELIQUE.

Qu'il a l'air le meilleur du monde ?

TOINETTE.

Sans-doute,

ANGELIQUE.

Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble ?

TOINETTE.

Cela est sûr.

ANGELIQUE.

Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit ?

TOINETTE.

Il est vrai.

ANGELIQUE.

Et qu'il n'est rien de plus fâcheux, que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressements de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous inspire ?

TOINETTE.

Vous avez raison.

ANGELIQUE.

Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit ?

TOI-

T O I N E T T E.

Eh, eh, ces choses là par fois sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la verité; & j'ay veü de grands Comediens là-dessus.

A N G E L I Q U E.

Ah, Toinette, que dis-tu là? Helas! de la façon qu'il parle, seroit-il bien possible qu'il ne me dist pas vray?

T O I N E T T E.

En tout cas vous en serez bien-tost éclaircie, & la resolution où il vous écrit hier qu'il estoit de vous faire demander en mariage, est une prompte marque de vous faire connoistre s'il dit vray, ou non. C'en sera là la bonne preuve.

A N G E L I Q U E.

Ah, Toinette, si celuy-là me trompe, je ne croiray de ma vie aucun Homme.

T O I N E T T E.

Voilà vostre Pere qui revient.

S C E N E V.

A R G A N, A N G E L I Q U E, T O I N E T T E.

A R G A N.

O ça, ma Fille, je vay vous dire une nouvelle, où peut-estre ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela? vous riez. Cela est plaisant, oüy, ce mot de mariage. Il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes Filies. Ah, Nature, Nature! A ce que je puis voir, ma Fille, je n'ay que faire de vous demander si vous voulez vous marier.

A N G E L I Q U E.

Je dois faire, mon Pere, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner,

A R.

A R G A N.

Je suis bien aise d'avoir une Fille si obeïssante. La chose est donc concluë, & je vous ay promise.

A N G E L I Q U E.

C'est à moy, mon Pere, à suivre aveuglément toutes vos volontez.

A R G A N.

Ma Femme, vostre Belle-Mere, avoit envie que je vous fissè Religieuse, & vostre petite Sœur Louison aussi, & de tout temps elle a esté aheurtée à cela.

T O I N E T T E.

La bonne Beste a ses raisons.

A R G A N.

Elle ne vouloit point consentir à ce mariage, mais je l'ay emporté, & ma parole est donnée.

A N G E L I Q U E.

Ah, mon Pere, que je vous suis obligée de toutes vos bontez.

T O I N E T T E.

En verité je vous sçay bon gré de cela, & voilà l'action la plus sage que vous ayez faite de vostre vie.

A R G A N.

Je n'ay point encore veu la Personne; mais on m'a dit que j'en serois content, & toy aussi.

A N G E L I Q U E.

Affurément, mon Pere.

A R G A N.

Comment l'as-tu veu?

A N G E L I Q U E.

Puis que vostre consentement, m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindray point de vous dire que le hazard nous a fait connoître il y a six jours; & que la demande qu'on vous a faite, est un effet de l'inclination que des cette premiere veüe nous avons prise l'un pour l'autre.

A R G A N.

Ils ne m'ont pas dit cela, mais j'en suis bien aise,
& c'est tant mieux que les choses soient de la sorte.
Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

A N G E L I Q U E.

Ouy, mon Pere.

A R G A N.

De belle Taille.

A N G E G I Q U E.

Sans-doute.

A R G A N.

Agréable de sa personne.

A N G E L I Q U E.

Assurément.

A R G A N.

De bonne physionomie.

A N G E L I Q U E.

Tres-bonne.

A R G A N.

Sage & bien né.

A N G E L I Q U E.

Tout-à-fait.

A R G A N.

Fort honneste.

A N G E L I Q U E.

Le plus honneste homme du monde.

A G A N.

Qui parle bien Latin & Grec.

A N G E L I Q U E.

C'est ce que je ne sçay pas.

A R G A N.

Et qui sera reçu Medecin en trois jours.

A N G E L I Q U E.

Luy, mon Pere ?

A R G A N.

Ouy, est-ce qu'il ne te l'a pas dit ?

Non vraiment. Qui vous l'a dit à vous ?

ARGAN.

Monsieur Purgon.

ANGELIQUE.

Est-ce que Monsieur Purgon le connoist ?

ARGAN.

La belle demande ! il faut bien qu'il le connoisse, puis que c'est son Neveu.

ANGELIQUE.

Cleante Neveu de Monsieur Purgon ?

ARGAN.

Quel Cleante ? Nous parlons de celuy pour qui l'on t'a demandée en Mariage.

ANGELIQUE.

Hé ouy.

ARGAN.

Hé bien, c'est le Neveu de Monsieur Purgon qui est le fils de son beaufrere le Medecin Monsieur Dyafoirus ; & ce fils s'appelle Thomas Dyafoirus, & non pas Cleante, & nous avons conclu ce mariage-là ce matin, Monsieur Purgon, Monsieur Fleurant, & moy ; & demain ce gendre pretendu doit m'estre amené par son Pere. Qu'est-ce, vous voylà toute ébaubie.

ANGELIQUE.

C'est, mon Pere, que je connois que vous avez parlé d'une personne, & que j'ay entendu une autre.

TOINETTE.

Quoy, Monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque ? & avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier vostre fille avec un Medecin ?

ARGAN.

Ouy. De quoy te mesles tu. Coquine, Impudente que tu es ?

T O I.

T O I N E T T E.

Mon Dieu, tout doux. Vous allez d'abord six invectives. Est-ce que nous ne pouvons raisonner ensemble sans nous emporter? Là, parlons de sang froid. Quelle est vostre raison, s'il vous plaît, pour un tel Mariage?

A R G A N.

Ma raison est, que me voyant infirme, & malade comme je suis, je veux me faire un Gendre, & des Alliez Medecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma Maladie, d'avoir dans ma famille les sources des Remedes, qui me sont necessaires, & d'estre à mesme des Consultations & des Ordonnances.

T O I N E T T E.

Hé bien, voilà dire une raison, & il y a plaisir à se repondre doucement les uns aux autres. Mais, Monsieur, mettez la main à la Conscience. Est-ce que vous estes malade?

A R G A N.

Comment, Coquine, si je suis Malade? si je suis Malade, Impudente?

T O I N E T T E.

Hé bien ouïy, Monsieur, vous estes Malade n'ayons point de querelle là-dessus. Ouy vous estes fort Malade, j'en demeure d'accord, & plus Malade que vous ne pensez; voilà qui est fait: Mais vostre fille doit épouser un mary pour elle; & n'estant point Malade, il n'est pas necessaire de luy donner un Medecin.

A R G A N.

C'est pour moy que je luy donne ce Medecin, & une fille de bon naturel doit estre ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son Pere.

T O I N E T T E.

Ma foy, Monsieur, voulez vous qu'en Amic je vous donne un conseil?

LE MALADE
ARGAN.

Quel est-il ce conseil ?

TOINETTE.

De ne point songer à ce Mariage-là.

ARGAN.

Hé la raison ?

TOINETTE.

La raison? c'est que vostre fille n'y consentira point.

ARGAN.

Elle n'y consentira point ?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ma fille ?

TOINETTE.

Vostre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de Monsieur Dyaforus, ny de son fils Thomas Dyaforus, ny de tous les Dyaforus du Monde.

ARGAN.

J'en ay affaire, moy ; Outre que le Party est plus avantageux qu'on ne pense. Monsieur Dyaforus n'a que ce fils-là pour tout heritier ; & de plus, Monsieur Purgon, qui n'a ny femme ny enfans, luy donne tout son bien en faveur de ce mariage ; & Monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE.

Il faut qu'il ait tué bien des Gens, pour s'être fait si riche.

ARGAN.

Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du Pere.

TOINETTE.

Monsieur, tout cela est bel & bon ; mais j'en reviens toujours là. Je vous conseille entre nous de luy choisir un autre Mary, & elle n'est point faite pour estre Madame Dyaforus.

A R-

IMAGINAIRE.

ARGAN.

Et je veux, moy, que cela soit-

TOINETTE.

Eh fy, ne dites pas cela.

ARGAN.

Comment, que je ne dise pas cela !

TOINETTE.

Hé Non.

ARGAN.

Et pourquoy ne le diray-je pas ?

TOINETTE.

On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN.

On dira ce qu'on voudra ; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ay donnée.

TOINETTE.

Non, je suis seure qu'elle ne le fera pas.

ARGAN.

Je l'y forceray bien.

TOINETTE.

Elle ne le fera pas, vous dy-je.

ARGAN.

Elle le fera, ou je la mettray dans un Couvent.

TOINETTE.

Vous ?

ARGAN.

Moy.

TOINETTE.

Bon.

ARGAN.

Comment, bon ?

TOINETTE.

Vous ne la mettrez point dans un Couvent.

ARGAN.

Je ne la mettray point dans un Couvent ?

30 LE MALADE
TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Non?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Oùais ! voicy qui est plaifant. Je ne mettray pas
ma fille dans un Couvent si je veux ?

TOINETTE.

Non vous dis-je.

ARGAN.

Qui m'en empeschera ?

TOINETTE.

Vous mefme.

ARGAN.

Moy ?

TOINETTE.

Oüy, vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGAN.

Je l'auray.

TOINETTE.

Vous vous mocquez.

ARGAN.

Je ne me mocque point.

TOINETTE.

La tendresse paternelle vous prendra.

ARGAN.

Elle ne me prendra point.

TOINETTE.

Une petite larme ou deux, des bras jettez au cou,
un petit Papa mignon prononcé tendrement, fera
assez pour vous toucher.

ARGAN.

Tout cela ne fera rien.

TOINETTE.

Oüy, oüy.

A R-

A R G A N.

Je vous dis, que je n'en demordray point.

T O I N E T T E.

Bagatelles.

A R G A N.

Ille ne faut point dire Bagatelles.

T O I N E T T E.

Mon Dieu je vous connoy ; vous estes bon naturellement.

A R G A N.

Je ne suis point bon, & je suis méchant quand je veux.

T O I N E T T E.

Doucement, Monsieur, vous ne songez pas que vous estes malade.

A R G A N.

Je luy commande absolument de se préparer à prendre le Mary que je dis.

T O I N E T T E.

Et moy je luy défens absoiument d'en faire rien.

A R G A N.

Où est-ce donc que nous sommes ? & quelle audace est-ce-là à une coquine de servante, de parler de la sorte devant son Maître ?

T O I N E T T E.

Quand un Maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

A R G A N.

Ah Insolente, il faut que je t'assomme.

T O I N E T T E.

Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent deshonorer.

A R G A N.

Vien, vien ; que je t'apprenne à parler.

T O I N E T T E.

Je m'intresse comme je doy, à ne vous point laisser faire de folie.

LE MALADE
ARGAN.

Chienné !

TOINETTE.

Non je ne consentiray jamais à ce mariage.

ARGAN.

Pendarde !

TOINETTE.

Je ne veux point, qu'elle épouse vostre Thomas
Dyafoirus.

ARGAN.

Ça cogne !

TOINETTE.

Et elle m'obeïra plutost qu'à vous.

ARGAN.

Angelique, tu ne veux pas m'arrestez cette Coqui-
ne-là ?

ANGELIQUE.

Eh mon Pere, ne vous faites point malade.

ARGAN.

Si tu ne me l'arreste, je te donneray ma maledi-
ction.

TOINETTE.

Et moy je la des-heriteray, si elle vous obeït.

ARGAN.

Ah, ah ! je n'en puis plus. Voilà pour me faire
mourir.

SCENE VI.

BELINE, ANGELIQUE, TOI-
NETTE, ARGAN.

A ARGAN.
AH ma femme, approchez.

BELINE.

Qu'avez vous, mon pauvre Mary ?

ARGAN.

Venez-vous-en icy à mon secours.

BE-

B E L I N E.

Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils,

A R G A N.

M'Amie.

B E L I N E.

Mon Amy.

A R G A N.

On vient de me mettre en colere;

B E L I N E.

Helas pauvre petit Mary! comment donc, mon
Amy?

A R G A N.

Vostre Coquine de Toinette est devenuë plus in-
solente que jamais.

B E L I N E.

Ne vous passionnez donc point.

A R G A N.

Elle m'a fait enrager, m'Amie.

B E L I N E.

Doucement, mon Fils.

A R G A N.

Elle a contrequarré une heu-
re durant les choses
que je veux faire.

B E L I N E.

La, la, tout doux.

A R G A N.

Et a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point
malade.

B E L I N E.

C'est une Impertinente.

A R G A N.

Vous savez, mon Cœur, ce qui en est.

B E L I N E.

Ouy, mon Cœur, elle a tort.

A R G A N.

m'Amour, cette Coquine-là me fera mourir!

Eh la, Eh la.

A R G A N.

Elle est cause de toute la bile que je fais!

B E L I N E.

Ne vous fachez point tant.

A R G A N.

Et il-y-a je ne sçay combien que je vous dis de me la chasser.

B E L I N E.

Mon Dieu, mon Fils, il n'y a point de Serviteurs & de Servantes qui n'ayent leurs defauts. On est contraint par fois de souffrir leurs mauvaises qualitez à cause des bonnes. Celle-cy est adroite, soigneuse, diligente, & sur tout fidelle, & vous sçavez qu'il faut maintenant de grandes precautions pour les gens que l'on prend. Hola Toinette.

T O I N E T T E.

Madame.

B E L I N E.

Pourquoy donc est-ce que vous mettez mon Mary en colere?

T O I N E T T E.

Moy, Madame! Helas je ne sçay pas ce que vous me voulez dire, & je ne songe qu'à complaire à Monsieur en toutes choses.

A R G A N.

Ah la Traitresse!

T O I N E T T E.

Il nous a dit qu'il vouloit donner sa Fille en mariage au Fils de Monsieur Dyasoirus: Je luy ay répondu, que je trouvois le Party avantageux pour elle; mais que je croyois qu'il feroit mieux de la mettre dans un couvent.

B E L I N E.

Il n'y a pas grand mal à cela, & je trouve qu'elle a raison.

A R G A N.

Ah m'Amour, vous la croyez ! C'est une Scelerate : Elle m'a dit cent insolences.

B E L I N E.

Hé bien je vous croy, mon Amy. La, remettez vous. Ecoutez, Toinette, si vous fâchez jamais mon Mary, je vous mettray dehors. Cà donnez moy son Manteau fourré & des Oreillers, que je l'accorde dans sa Chaise. Vous voilà je-ne-sçay comment. Enfoncez bien vostre bonnet jusques sur vos Oreilles. Il n'y a rien qui enrhumpe tant que de prendre l'air par les oreilles.

A R G A N.

Ah m'Amie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moy !

B E L I N E.

Levez-vous, que je mette cecy sous vous. Mettons celuy-cy pour vous appuyer ; & celuy-là de l'autre costé. Mettons celuy-cy derriere vostre dos, & cet autre là pour soustenir vostre teste.

T O I N E T T E luy met un Oreiller sur la teste,
Et celuy-cy pour vous garder du serain.

A R G A N.

Ah Coquine, tu veux m'étouffer.

B E L I N E.

Eh la, Eh la. Qu'est-ce que c'est donc ?

A R G A N.

Ah, ah, ah ! je n'en puis plus.

B E L I N E.

Pourquoy vous emporter ainsi ? elle a crú faire bien.

A R G A N.

Vous ne connoissez pas, m'Amour, la malice de la Pendarde. Ah elle m'a mis tout hors de moy ; & il faudra plus de huit medecines, & de douze lavemens, pour reparer tout cecy.

La, la, mon petit Amy, appeidez vous un peu.

ARGAN.

m'Amie, vous estes toute ma consolation.

BELINE.

Pauvre petit Fils.

ARGAN.

Pour tâcher de reconnoître l'amour que vous me portez, je veux, mon Cœur, comme je vous ay dit, faire mon Testament.

BELINE.

Ah mon Amy, ne parlons point de cela, je vous prie, je ne sçaurois souffrir cette pensée; & le seul mot de Testament me fait tressaillir de douleur.

ARGAN.

Je vous avois dit de parler pour cela à vostre Notaire.

BELINE.

Le voicy dans vostre Antichambre, & je l'ay fait venir tout exprés.

ARGAN.

Faites-le entrer, m'Amour.

SCENE VII.

MONSIEUR BONNEFOY, BELINE,

ARGAN.

ARGAN.

AH bon jour M. Bonnefoy, je veux faire mon Testament; & pour cela dites-moy, s'il vous plaist, comment je dois faire pour donner tout mon bien à ma femme, & en frustrer mes Enfants.

M. BONNEFOY.

Monsieur; vous ne pouvez rien donner à vostre Femme par vostre Testament.

ARGAN.

Et par quelle raison?

M. BOWE

M. BONNEFOY.

Force que la coutume y résiste ; cela seroit bon par tout ailleurs & dans le Pays de Droit écrit : Mais à Paris & dans les Pays Coutumiers, cela ne se peut ; tout avantage qu'Homme & Femme se peuvent faire réciproquement l'un à l'autre en faveur de Mariage, n'est qu'un avantage indirect, & qu'un don mutuel entre vifs, encore faut il qu'il n'y ait point d'Enfans d'eux ou de l'un d'iceux avant le decez du premier mourant.

A R G A N.

Voilà une coutume bien impertinente, de dire, qu'un Mary ne puisse rien donner à une Femme qui l'ayme, & qui prend tant de soin de luy ; j'ay envie de consulter mon Avocat, pour voir ce qu'il y a à faire pour cel.

M. BONNEFOY.

Ce n'est pas aux Avocats à qui il faut s'adresser, ce sont gens fort scrupuleux sur cette matiere, qui ne sçavent point disposer en fraude de la Loy & qui sont ignorans des tours de la Conscience, c'est nôtre affaire à nous autres, & je suis venu à bout de bien plus grandes difficultez ; il vous faut pour cela auparavant que de mourir donner à vostre Femme tout vostre argent comptant, & des billets payables au Porteur si vous en avez : Il vous faut outre ce, contracter de bonnes Obligations sous main avec de vos intimes amis, qui après vostre mort les remettront entre les mains de vostre Femme sans luy rien demander, qui prendra ensuite le soin de s'en faire payer.

A R G A N.

Vrayment, Monsieur, ma Femme m'avoit bien dit, que vous estiez un fort habile & fort honneste homme. J'ay, mon cœur, vingt mille francs dans le petit coffret de mon Alcove en argent comptant dont je vous donneray la clef ; & deux billets payables

bles au porteur, l'un de six mille livres, & l'autre de quatre qui me sont dûs; le premier par Monsieur Damon, & l'autre par Monsieur Gerante, que je vous mettray entre les mains.

B E L I N E.

Ne me parlez point de cela, je vous prie, vous me faites mourir de frayeur.... Combien dites vous qu'il-y-a d'argent comptant dans vostre Alcove?

A R G A N.

Vingt mille francs, mon cœur.

B E L I N E.

Tous les biens de ce monde ne me font rien en comparaison de vous.... de combien sont les deux billets?

A R G A N.

L'un de six, & l'autre de quatre mille livres.

B E L I N E.

Ah! mon Fils, la seule pensée de vous quitter me met au desespoir, vous mort je ne veux plus rester au monde: Ah, ah.

M. B O N N E F O Y.

Pourquoy pleurer, Madame? les larmes sont hors de saison, & les choses, Graces à Dieu, n'en sont pas encores là.

B E L I N E.

Ah Monsieur Bonnefoy, vous ne sçavez pas ce que c'est qu'estre tousjours séparée d'un Mary que l'on aime tendrement.

A R G A N.

Ce qui me fasche le plus, m'Amie, aupatavant de mourir, c'est de n'avoir point eu d'enfans de vous; Monsieur Purgon m'avoit promis qu'il m'en feroit faire un.

M. B O N N E F O Y.

Voulez-vous que nous procedions au Testament.

A R G A N.

Oüy, mais nous serons mieux dans mon petit cabi-

cabinet qui est icy prés ; allons y Monsieur , soutenez-moy , m'Amour.

B E L I N E.

Allons, pauvre petit Mary.

SCENE VIII.

T O I N E T T E , A N G E L I Q U E.

T O I N E T T E.

E Ntrez, Entrez , ils ne sont plus icy , j'ay une inquietude prodigieuse ; j'ay vû un Notaire avec eux . & ay entendu parler de Testament ; vostre Belle-mere ne s'endort point , & veut sans doute profiter de la colere où vous avez tantôt mis vostre Pere ; elle aura pris ce temps pour nuire à vos interests.

A N G E L I Q U E.

Qu'il dispose de tout mon bien en faveur de qu'il luy plaira , pourvû qu'il ne dispose pas de mon cœur ; s'il ne me contraint point d'accepter pour Epoux celuy dont il m'a parlé , je me soucie fort peu du reste, qu'il en fasse ce qu'il voudra.

T O I N E T T E.

Vostre Belle-mere tâche par toutes sortes de promesses de m'attirer dans son party ; mais elle a beau faire , elle n'y reüssira jamais , & je me suis toujours trouvé de l'inclination à vous rendre service ; cependant comme il nous est necessaire dans la conjoncture presente de sçavoir ce qui se passe , afin de mieux prendre nos mesures , & de mieux venir à bout de nostre dessein , j'ay envie de luy faire croire par de feintes complaisances que je suis entierement dans ses interests , l'envie qu'elle a que j'y sois ne manquera pas de la faire donner dans le panneau , c'est un seur moyen pour découvrir ses intrigues , & cela nous servira de beaucoup.

LE MALADE
ANGELIQUE

Mais comment faire pour rompre ce coup terrible dont je suis menacée.

TOINETTE.

Il faut en premier lieu avertir Cleante du dessein de vostre Pere, & le charger de s'acquiter au plutôt de la parole, qu'il vous a donnée; il n'y a point de temps à perdre, il faut qu'il se determine.

ANGELIQUE.

As-tu quelqu'un propre à faire ce message.

TOINETTE.

Il est assez difficile, & je ne trouve personne plus propre à s'en acquiter que le vieux Uturier Polichinelle mon Amant, il m'en coûtera pour cela quelques faveurs, & quelques baisers, que je veux bien dépenser pour vous; Allez, reposez-vous sur moy, dormez seulement en repos, il est tard, je crains qu'on ait affaire de moy; j'entends qu'on m'appelle, retirez vous, adieu, bon soir, je vais songer à vous.

Fin du premier Acte.

Le Théâtre change, & represente une Ville.

PRE-

PREMIER INMERMEDE.

*P*olichinelle dans la nuit vient pour donner une Serenade à sa Maîtresse. Il est interrompu d'abord par des Violons, contre lesquels il se met en colère, & en suite par le Guet, composé de Musiciens & Dançeurs.

P O L I C H I N E L L E.



Amour, amour, amour, amour ! pauvre Polichinelle, quelle diable de fantaisie t'es-tu allé mettre dans la cervelle ? Aquoy t'amuses-tu, misérable insensé que tu es ? Tu quittes le soin de ton neg oce, & tu laisses aller tes affaires à l'abandon. Tu ne mange plus, tu ne bois presque plus, tu perds le repos de la nuit, & tout cela pour qui ? pour une Dragonne, franche Dragonne, une Diablesse qui te rembarre, & se moque de tout ce que tu peux luy dire. Mais il n'y a point à raisonner là-dessus : Tu le veux, Amour ; il faut estre foû comme beaucoup d'autres. Cela n'est pas le mieux du Monde à un homme de mon âge, mais qu'y faire ? on n'est pas sage quand on veut, & les vieilles cervelles se démontent comme les jeunes.

Je viens voir si je ne pourray point adoucir ma Tigresse par une Serenade. Il n'y a rien parfois qui soit si touchant qu'un Amant qui vient chanter les doléances aux gons & aux verroux de la porte de sa Maîtresse. Voicy de quoy accompagner ma voix. O nuit, ô chere nuit, porte mes plaintes amoureuses jusques dans le lit de mon inflexible.

Il chante ces paroles.

NOtte e di v' amo e v' adoro
 Cerco un si per mio ristoro,
 Mà se voi dite di nò
 Bell' ingrata io morirò.

Fra la speranza
 S'affligge il cuore,
 In lontananza
 Consuma l'hore;
 Si dolce inganno
 Che mi figura
 Breve l'affanno
 Ahi troppo dura.

Così per tropp' amar languisco e muoro
 Notte e di v' amo e v' adoro,
 Cerco un si per mio ristoro
 Mà se voi dite di nò
 Bell' ingrata io morirò.

Se non dormite
 Al men pensate
 Alle ferite
 Ch' al cuor mi fate;
 Deh al men fingete
 Per mio conforto,
 Se m'uccidete
 D'haver il torto:

Vostra pietà mi scemera il martire.
 Notte e di v' amo e v' adoro,
 Cerco un si per mio ristoro,
 Mà se voi dite di nò
 Bell' ingrata io morirò.

*Une vieille se presente à la fenestre & répond au
Signor Polichinelle en se mocquant de luy.*

Z Erbinetti ch' ogn' hor con finti sguardi,
Mentiti desiri,
Fallaci sospiri,
Accenti buggiardi,
Di fede vi preggiate;
Ah che non m' ingannate.
Che già sò per prova,
Ch' in voi non si trova
Costanza ne fede;
Oh quanto e pazza colei che vi crede.

Quei s'guardi languidi
Non m' innamorano;
Quei sospir fervidi
Piu non m' infiammano
Vel' giuro a fè
Zerbino Misero,
Del vostro piangere
Il mio cuor libero
Vuol sempre ridre
Credet' à mè
Che già sò per prova
Ch' in voi non si trova
Costanza ne fede;

Oh quanto è pazza colei che vi crede.

Violons.

P O L I C H I N E L L E .

Quelle impertinente harmonie vient interrompre
ici ma voix.

Violons.

P O L I C H I N E L L E .

Paix-là, taisez vous Violons. Laissez-moy me
plaindre à mon aise des cruantez de mon inexorable.

Violons.

P O -

LE MALADE
POLICHINELLE.

Taisez-vous, vous dy-je. C'est moy qui veux chanter.

Violons.

POLICHINELLE.

Paix donc.

Violons.

POLICHINELLE.

Ouais!

Violons.

POLICHINELLE.

Aby.

Violons.

POLICHINELLE.

Est-ce pour rire?

Violons.

POLICHINELLE.

Ah que de bruit.

Violons.

POLICHINELLE.

Le Diable vous emporte.

Violons.

POLICHINELLE.

J'enrage.

Violons.

POLICHINELLE.

Vous ne vous taisez pas? Ah Dieu soit loué.

Violons.

POLICHINELLE.

Encore?

Violons.

POLICHINELLE.

Peste des Violons.

Violons.

POLICHINELLE.

La sotte Musique que voilà!

Violons.

MAGINAIRE.
POLICHINELLE.

45

La, la, la, la, la, la.

Violons.

POLICHINELLE.

Par ma foy cela me diverit. Pourſuivez Meſſieurs les Violons, vous me ferez plaisir. Allons donc, continuez. Je vous en prie. Voilà le moyen de les faire taire. La Muſique eſt accouſtumée à ne point faire ce qu'on veut. Ho ſus à nous. Avant que de chanter il faut que je prelude un peu, & jouë quelque piece afin de mieux prendre mon ton. Plan, plan, plan. Plin, plin, plin. Voilà un temps ſâcheux pour mettre un Luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin, tan, plan. Plin, plin. Les cordes ne tiennent point par ce temps-là. Plin, plan. J'entens du bruit, mettons mon Luth contre la porte.

ARCHERS.

Qui va-là, qui va-là ?

POLICHINELLE.

Qui Diable eſt-ce là ? eſt-ce que c'eſt la mode de parler en Muſique !

ARCHERS.

Qui va-là, qui va-là, qui va-là ?

POLICHINELLE.

Moy, moy, moy.

A·R-

LE MALADE.

ARCHERS.

Qui va-là, qui va-là vous dy-je ?

POLICHINELLE.

Moy, moy, vous dy-je.

ARCHERS.

Et qui toy, & qui toy ?

POLICHINELLE.

Moy, moy, moy, moy, moy, moy.

ARCHERS.

Dy ton nom, dy ton nom, sans davantage attendre.

POLICHINELLE.

Mon nom est, va te faire pendre.

ARCHERS.

Icy camarade icy.

Saisissons l'insolent qui nous répond ainsi.

ENTRÉE DE BALLET.

*Tout le Guet vient qui cherche Polichinelle dans la nuit.**Violons & Dançeurs.*

POLICHINELLE.

Qui va-là ?

Violons & Dançeurs.

POLICHINELLE.

Qui sont les coquins que j'entens ?

Violons & Dançeurs.

POLICHINELLE.

Euh.

Violons & Dançeurs.

POLICHINELLE.

Hola mes Laquais, mes gens.

Violons & Dançeurs.

POLICHINELLE.

Par la mort.

Violons & Dançeurs.

POLICHINELLE.

Par le sang.

Violons & Dançeurs,

POLICHINELLE.

J'en jetteray par terre.

Violons & Dançeurs.

POLICHINELLE.

Champagne, Poitevin, Picard, Basque, Breton.

Violons & Dançeurs.

POLICHINELLE.

Donnez-moy mon Mousqueton.

Violons & Dançeurs.

POLICHINELLE.

Pouë.

Ils combent tous par terre.

POLICHINELLE.

Ah, ah, ah, ah, comme je leur ay donné l'épouvante. Voilà de sottés gens d'avoir peur de moy qui ay peur des autres. Ma foy il n'est que de jouier d'adresse en ce monde. Si je n'avois tranché du grand Seigneur, & n'avois fait le brave, ils n'auroient pas manqué de me haper. Ah, ah, ah.

ARCHERS.

Nous le tenons, à nous Camarades, à nous. Dépéchez, de la lumiere.

BALLET.

Tout le Gnet vient avec des lanternes.

ARCHERS.

Ah traistre, ah fripon, c'est donc vous
Faquin, maraut, pendart, impudent, temeraire
Insolent, effronté, coquin, filou, voleur
Vous osez nous faire peur.

POLICHINELLE.

Messieurs, c'est que j'estois yvre.

A R.

LE MALADE
ARCHERS.

Non, non, non, point de raison
Il faut vous apprendre à vivre,
En prison vifte, en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs je ne suis point voleur.

ARCHERS.

En prison.

POLICHINELLE.

Je suis un Bourgeois de la Ville.

ARCHERS.

En prison.

POLICHINELLE.

Qu'ay-je fait ?

ARCHERS.

En prison, vifte en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs laissez moy aller.

ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Je vous prie.

ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Eh!

ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

De grace.

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Messieurs.

ARCHERS.

Non, non, non,

I M A G I N A I R E .

P O L I C H I N E L L E .

S'il vous plaist.

A R C H E R S .

Non, non.

P O L I C H I N E L L E .

Par charité.

A R C H E R S .

Non, non.

P O L I C H I N E L L E .

Au nom du Ciel.

A R C H E R S .

Non, non.

P O L I C H I N E L L E .

Misericorde.

A R C H E R S .

Non, non, non, point de raison
Il faut vous apprendre à vivre,
En prison visté, en prison.

P O L I C H I N E L L E .

Eh, n'est-il rien Messieurs qui soit capable d'attendrir vos ames?

A R C H E R S .

Il est aysé de nous toucher.
Et nous sommes humains plus qu'on ne sçauroit
croire,
Donnez nous doucement six pistoles pour boire
Nous allons vous lascher.

P O L I C H I N E L L E .

Helas Messieurs, je vous assure que je n'ay pas
un sou sur moy.

A R C H E R S .

Au deffaut de six pistoles,
Choisissez donc sans façon
D'avoir trente croquignoles,
Ou douze coups de baston.

L E M A L A D E
P O L I C H I N E L L E.

Si c'est une necessité, & qu'il faille en passer par-là, je choisis les croquignoles.

A R C H E R S.

Allons preparez-vous,
Et contez bien les coups.

B A L L E T.

Des Archers Dançeurs luy donnent des croquignoles en cadence.

P O L I C H I N E L L E.

Un & deux. Trois & quatre. Cinq & six, sept & huit. Neuf & dix. Onze & douze & treize, & quatorze & quinze.

A R C H E R S.

Ah ! ah ! vous en voulez passer ;
Allons, c'est à recommencer.

P O L I C H I N E L L E.

Ah Messieurs ma pauvre teste n'en peut plus, & vous venez de me la rendre comme une pomme cuite. J'aime mieux encore les coups de bâton que de recommencer.

A R C H E R S.

Soit, puisque le bâton est pour vous plus char-
mant

Vous aurez contentement.

B A L L E T.

Les Archers Dançeurs luy donnent des coups de bâton en cadence.

P O L I C H I N E L L E.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, ah, ah, ah, je n'y scaurois plus resister. Tenez Messieurs voilà six pistoles que je vous donne.

A R-

I M A G I N A I R E.

58

A R C H E R S.

Ah l'honnête homme ! ah l'ame noble & belle !

Adieu Seigneur , adieu Seigneur Polichinelle.

P O L I C H I N E L L E.

Messieurs, je vous donne le bon soir.

A R C H E R S.

Adieu Seigneur, adieu Seigneur Polichinelle.

P O L I C H I N E L L E.

Vostre serviteur.

A R C H E R S.

Adieu Seigneur , adieu Seigneur Polichinelle.

P O L I C H I N E L L E.

Tres-humble valet.

A R C H E R S.

Adieu Seigneur , adieu Seigneur Polichille.

P O L I C H I N E L L E.

Jusqu'au revoir.

B A L L E T.

Ils dansent tous en rejoissance de l'argent qu'ils ont recu.

Le Theatre change, & represente la même Chambre.

C 2

A C

ACTE III.

SCENE PREMIERE,

TOINETTE, CLEANTE.

TOINETTE.

Ve demandez-vous, Monsieur?

CLEANTE.

Ce que je demande?

TOINETTE.

Ah, ah, c'est vous! quelle surprise!
que venez vous faire ceans?

CLEANTE.

Sçavoir ma Destinée; parler à l'aimable Angeli-
que; consulter les sentimens de son Cœur, & luy
demander ses resolutions sur ce mariage fatal, dont
on m'a averty.

TOINETTE.

Oüy; mais on ne parle pas comme cela de but en
blanc à Angelique. Il y faut des mysteres, & l'on
vous a dit l'etroite garde où elle est retenuë; qu'on
ne la laisse ny sortir, ny parler à personne, & que
ce ne fut que la curiosité d'une vieille Tante qui
nous fit accorder la liberté d'aller à cette Comedie,
qui donna lieu à la naissance de vostre passion, &
nous nous sommes bien gardez de parler de cette
ayanture.

CLEANTE.

Aussi ne viens je pas icy comme Cleante, & sous
l'apparence de son Amant; mais comme amy de son
Maître de Musique, dont j'ay obtenu le pouvoir de
dire, qu'il m'envoye à sa place.

TOINETTE.

Voicy son Pere. Retirez-vous un peu, & me laissez luy dire, que vous estes là.

SCE

SCENE II.

ARGAN, TOINETTE, CLEANTE.

ARGAN.

Monsieur Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma chambre douze allées & venuës ; mais j'ay oublié à luy demander si c'est en long ou en large.

TOINETTE.

Monsieur, voilà un

ARGAN.

Parle bas , Pendarde , tu viens m'ébrander tout le cerveau , & tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades.

TOINETTE.

Je voulois vous dire, Monsieur

ARGAN.

Parle bas, te dis-je.

TOINETTE.

Monsieur

ARGAN.

Eh ?

TOINETTE.

Je vous dis que

ARGAN.

Qu'est-ce que tu dis ?

TOINETTE.

Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARGAN.

Qu'il vienne.

TOINETTE.

Ne parlez pas si haut , de peur d'ébranler le cerveau de Monsieur.

CLEANTE.

Monsieur, je suis ravy de vous trouver debout, & de voir que vous vous portez mieux.

LE MALADE
TOINETTE.

Comment qu'il se porte mieux! cela est faux, Monsieur se porte toujours mal.

CLEANTE.

J'ay oüy dire que Monsieur estoit mieux, & je luy trouve bon visage.

TOINETTE.

Que voulez vous dire avec vostre bon visage, Monsieur l'a fort mauvais, & ce sont des impertinens qui vous ont dit qu'il estoit mieux, il ne s'est jamais si mal porté.

ARGAN.

Elle a raison.

TOINETTE.

Il marche, dort, mange & boit tout comme les autres; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit fort malade.

ARGAN.

Cela est vray.

CLEANTE.

Monsieur, j'en suis au desespoir. Je viens de la part du Maître à chanter de Mademoiselle vostre Fille; il s'est vû obligé d'aller à la campagne pour quelques jours; & comme son ami intime, il m'envoye en sa place pour luy continuer ses leçons, de peur qu'en les interrompant, elle ne vinst à oublier ce qu'elle sçait déjà.

ARGAN.

Fort bien. Apellez Angelique.

TOINETTE.

Je croy, Monsieur, qu'il fera mieux de mener Monsieur à sa chambre.

ARGAN.

Non, faites-la venir.

TOINETTE.

Il ne pourra luy donner leçon comme il faut, s'ils ne sont en parti. u'ier.

AR-

A R G A N.

Si-fait, si-fait.

T O I N E T T E.

Monsieur, cela ne fera que vous étourdir, & il ne faut rien pour vous émouvoir en l'estat où vous estes.

A R G A N.

Point, point, j'aime la musique, & je seray bien-aïse de . . . Ah la voicy. Allez vous en voir, vous, si ma Femme est habillée.

S C E N E III.

A R G A N, A N G E L I Q U E, C L E A N T E.

A R G A N.

Venez, ma Fille, vostre Maître de Musique est allé aux champs, & voilà une personne qu'il envoie à sa place pour vous montrer.

A N G E L I Q U E.

Ah ciel!

A R G A N.

Qu'est-ce ? d'où vient cette surprise ?

A N G E L I Q U E.

C'est

A R G A N.

Quoy ? qui vous émeut de la sorte ?

A N G E L I Q U E.

C'est, mon Pere, une aventure surprenante qui se rencontre icy.

A R G A N.

Comment ?

A N G E L I Q U E.

J'ay songé cette nuit que j'estois dans le plus grand embarras du monde, & qu'une personne faite tout comme Monsieur s'est présentée à moy ; à qui j'ay demandé secours, & qui m'est venu tirer de la peine où j'étois, & ma surprise a esté grande de voir

inopinément en arrivant icy, ce que j'ay eu dans l'idée toute la nuit.

C L E A N T E.

Ce n'est pas estre mal-heureux que d'occuper vôtre pensée soit en dormant soit en veillant, & mon bon heur seroit grand sans doute, si vous esliez dans quelque peine dont vous me jugeassiez digne de vous tirer; & il n'y a rien que je ne fisse pour

• S C E N E I V.

T O I N E T T E, C L E A N T E, A N G E L I -
Q U E, A R G A N.

T O I N E T T E.

MA foy, Monsieur, je suis pour vous maintenant, & je me dédis de tout ce que je disois hier. Voicy Monsieur Dyasoirus le Pere & Monsieur Dyasoirus le Fils, qui viennent vous rendre visite. Que vous serez bien en Gendre! Vous allez voir le garçon le mieux fait du monde, & le plus spirituel: il n'a dit que deux mots, qui m'ont ravie, & vostre fille va estre charmé: de luy.

A R G A N.

Ne vous en allez point, Monsieur, c'est que je marie ma Fille. & voilà qu'on luy amene son prétendu Mary, qu'elle n'a point encore veu.

C L E A N T E.

C'est m'honorer beaucoup, Monsieur, de vouloir que je sois témoin d'une entrevue si agreable.

A R G A N.

C'est le Fils d'un habile Medecin, & le mariage se fera dans quatre jours.

C L E A N T E.

Fort bien.

A R G A N.

Mandez-le un peu à son Maistre de Musique afin qu'il se trouve à la nôce.

C L E.

C L E A N T E.

Je n'y manqueray pas.

A R G A N.

Je vous y prie aussi.

C L E A N T E.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

T O I N E T T E.

Allons qu'on se range, les voicy.

S C E N E V.

M. D Y A F O I R U S, T H O M A S D Y A F O I R U S, A R G A N, A N G E L I Q U E, C L E A N T E, T O I N E T T E.

A R G A N *il met la main à son bonnet sans Poster.*

M O N S I E U R P u r g o n, Monsieur m'a défendu de découvrir ma teste. Vous estes du métier; vous sçavez les consequences.

M. D Y A F O I R U S.

Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, & non pour leur porter de l'incommodité.

A R G A N.

Je reçois, Monsieur.

M. D Y A F O I R U S.

Nous venons icy, Monsieur.

A R G A N.

Avec beaucoup de joye.

M. D Y A F O I R U S.

Mon Fils Thomas & moy.

A R G A N.

L'honneur que vous me faites.

M. D Y A F O I R U S.

Vous témoigner, Monsieur.

A R G A N.

Et j'aurois souhaité.

C 3

M. D Y A

LE MALADE

M. DY AFOIRUS.

Le ravissement où nous sommes:

A R G A N.

De pouvoir aller chez vous.

M. DY AFOIRUS.

De la grace que vous nous faites.

A R G A N.

Pour vous en assurer.

M. DY AFOIRUS.

De vouloir bien nous recevoir.

A R G A N.

Mais vous sçavez, Monsieur.

M. DY AFOIRUS.

Dans l'honneur, Monsieur.

A R G A N.

Ce que c'est qu'un pauvre malade.

M. DY AFOIRUS.

De vostre alliance.

A R G A N.

Qui ne peut faire autre chose.

M. DY AFOIRUS.

Et vous assurer.

A R G A N.

Que de vous dire icy.

M. DY AFOIRUS.

Que dans les choses qui dépendront de nostre
métier.

A R G A N.

Qu'il cherchera toutes les occasions.

M. DY AFOIRUS.

De mesme qu'en toute autre.

A R G A N.

De vous faire connoître Monsieur,

M. DY AFOIRUS.

Nous serons toujours prêts, Monsieur.

A R G A N.

Qu'il est tout à vostre service.

M. DY A

M. D Y A F O I R U S.

A vous témoigner nostre zele. Allons, Thomas, avancez, faites vos complimens.

T. D Y A F O I R U S.

N'est-ce pas par le Pere qu'il convient commencer.

M. D Y A F O I R U S.

Oüy.

T. D Y A F O I R U S.

Monfieur, je viens faluer, reconnoitre, cherir, & reverer en vous un fecond Pere, mais un fecond Pere, auquel j'ofe dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré, mais vous m'avez choifi, Il m'a receu par neceffité; mais vous m'avez accepté par grace. Ce que je tiens de luy eft un ouvrage de fon corps, mais ce que je tiens de vous eft un ouvrage de votre volonté; Et d'autant plus que les façultez spirituelles font au deffus des corporelles, d'autant plus je vous dois, & d'autant plus je tiens precieufe cette future Filiation, dont je viens aujourd'huy vous rendre par avance les tres-humbles, & tres-refpectueux hommages.

T O I N E T T E.

Vive les Colleges d'où l'on fort fi habile homme.

T. D Y A F O I R U S.

Cela a-t-il bien esté mon Pere?

M. D Y A F O I R U S.

Optimè.

A R G A N.

Allons, faluez Monfieur.

T. D Y A F O I R U S.

Baiferay-je?

M. D Y A F O I R U S.

Oüy, oüy.

T. D Y A F O I R U S.

Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a cédé le nom de Belle-mere, puis que l'on . . .

Cen'est pas ma Femme. c'est ma Fille à qui vous parlez.

T. DYAFORUS.

Où donc est-elle ?

ARGAN.

Elle va venir.

T. DYAFORUS.

Attendray-je, mon Pere, qu'elle soit venue ?

M. DYAFORUS.

Faites toujours le compliment de Mademoiselle.

T. DYAFORUS.

Mademoiselle, ne plus ne moins que la Statue de Memnon rendoit un son harmonieux lors qu'elle venoit à estre éclairée des rayons du Soleil, tout de mesme me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du Soleil de vos beautez ; & comme les Naturalistes remarquent, que la fleur nommée Heliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur d'oresenavant tournera r'il toujours vers les astres resplendissans de vos yeux adorables, ainsi que vers son Pole unique. Souffrez donc, Mademoiselle, que j'appande aujourd'huy à l'Antel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne respire & n'ambitionne autre gloire que d'estre toute la vie, Mademoiselle, vostre tres-humble, tres-obeyssant, & tres-fidelle Serviteur & Mary.

T O I N E T T E.

Voilà ce que c'est que d'estudier, on apprend à dire de belles choses.

ARGAN.

Est ? que dites-vous de cela ?

C L E A N T E.

Que Monsieur fait merveilles, & que s'il est si bon Medecin qu'il est bon Ogateur, il y aura plaisir d'estre de ses malades.

T O I N E T T E.

Affeurément. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures, qu'il fait de beaux discours.

A R G A N,

Allons viste ma Chaise, & des Sieges à tout le monde. Mettez-vous là, ma Fille. Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire Monsieur vostre Fils, & je vous trouve bien heureux de vous voir un Garçon comme cela.

M. D Y A F O I R U S.

Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son Pere, mais je puis dire que j'ay sujet d'estre content de luy & que tous ceux qui le voyent en parlent comme d'un Garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ny ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'est par là que j'ay toujours bien auguré de sa judiciaire qualité requise pour l'exercice de nostre Art. Lors qu'il estoit petit, il n'a jamais esté ce qu'on appelle mièvre & éveillé. On le voyoit toujours doux, paisible & taciturne; ne disoit jamais mot, & ne joliant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfans. On eut toutes les peines du monde à luy apprendre à lire, & il avoit neuf ans qu'il ne connoissoit pas encores ses lettres. Bon, disois-je, en moy-mesme, les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus mal-aisément que sur le sable; mais les choses y sont conservées bien plus long-temps, & cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination est la marque d'un bon jugement à venir. Lors que je l'envoyay au College il trouva de la peine; mais il se roidissoit contre les difficultez, & les Rens se louoyent toujours à moy de son assiduité, & de son travail. Enfin à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses Licences, & je puis

dire sans vanité que depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de Candidat qui ait fait plus de bruit que luy dans toutes les disputes de nostre Ecole; il s'y est rendu redoutable, & il ne s'y passe point d'Acte où il n'aille argumenter a outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur les principes; ne démord jamais de son opinion, & poursuit un raisonnement jusques dans les derniers recoins de la Logique; mais sur toute chose, ce qui me plaît en luy, & en quoy il fait mon exemple c'est qu'il s'attache aveuglement aux opinions de nos Anciens; & que jamais il n'a voulu comprendre ny écouter les raisons & les experiences des pretendues découvertes de nostre Siecle, touchant la Circulation du sang, & autres opinions de mesme forme.

T. D Y A F O I R U S *Il tire une These de sa poche qu'il presente.*

J'ay contre les Circulateurs soutenu une These qu'avec la permission de Monsieur, j'ose presenter a Mademoiselle, comme un hommage que je luy dois des premices de mon Esprit.

A N G E L I Q U E.

Monsieur, c'est pour moy un meuble inutile, & je ne me connois pas a ces choses-là.

T O I N E T T E.

Donnez, donnez, elle est toûjours bonne a rendre pour l'image, cela servira a parer nostre chambre.

T. D Y A F O I R U S.

Avec la permission aussi de Monsieur, je vous invite a venir voir l'un de ces jours pour vous divertir, la dissection d'une Femme surquoy je dois raisonner.

T O I N E T T E.

Le divertissement sera agreable. Il y en a qui donnent la Comedie a leur Maitresses, mais don-
ner

ner une dissection est quelque chose de plus galant.

M. D Y A F O I R U S.

Au reste, pour ce qui est des qualitez requises pour le mariage & la propagation, je vous assure que selon les regles de nos Docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter. Qu'il possede en un degre louable la vertu prolifique, & qu'il est du temperament qu'il faut pour engendrer & procréer des Enfants bien conditionnez.

A R G A N.

N'est-ce pas vostre intention, Monsieur, de le pousser a la Cour, & d'y ménager pour luy une Charge de Medecin.

M. D Y A F O I R U S.

A vous en parler franchement, nostre métier auprès des Grands ne m'a jamais paru agreable, & j'ay toujours trouvé qu'il valoit mieux pour nous autres, demeurer au public. Le public est commode: vous n'avez a repondre de vos actions a personne, & pourvu que l'on suive le courant des regles de l'Art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des Grands, c'est que quand ils viennent a estre malades, ils veulent absolument que les Medecins les guerissent.

T O I N E T T E.

Cela est plaisant, & ils sont bien impertinens de vouloir que vous autre Messieurs vous les guerissiez. Vous n'estes point auprès d'eux pour cela. Vous n'y estes que pour recevoir vos pensions & leur ordonner des remedes, c'est a eux a guerir s'ils peuvent.

M. D Y A F O I R U S.

Cela est vray; On n'est obligé qu'a traiter les gens dans les formes.

Monsieur, faites un peu chanter ma Fille devant la Compagnie.

CLEANTE.

J'attandois vos ordre, Monsieur, & il m'est venu en pensée, pour divertir la Compagnie, de chanter avec Mademoiselle une Scene d'un petit Opera qu'on a fait depuis peu. Tenez, voilà vostre partie.

ANGELIQUE.

Moy ?

CLEANTE.

Ne vous défendez point, s'il vous plaist, & me laissez vous faire comprendre ce que c'est que la Scene que nous devons chanter. Je n'ay pas une voix à chanter; mais il suffit que je me fasse entendre, & l'on aura la bonté de m'excuser par la nécessité où je me trouve de faire chanter Mademoiselle.

ARGAN.

Les vers en sont ils beaux ?

CLEANTE.

C'est proprement icy un petit Opera in promptu, & vous n'allez entendre chanter, que de la Prose cadencée, où des manieres de Vers libres, tels que la passion & la nécessité peuvent faire trouver à deux personnes, qui disent les choses, & parlent sur le champ.

ARGAN.

Fort bien, écoutons.

CLEANTE.

Voicy le sujet de la Scene. Un Berger estoit attentif aux beautez d'un Spectacle qui ne faisoit que commencer, lors qu'il fut tiré de son attention par un bruit qu'il entendit à ses côtéz. Il se retourne & void un brutal qui de paroles insolentes maltraitoit une Bergere. D'abord il prend l'interest du Sexe à qui tous les hommes doivent hommage; & après

après avoir donné au brutal le châtiment de son insolence il vient à la Bergere, & voit une jeune personne, qui des deux plus beaux yeux qu'il eust jamais veus, versoit des larmes, qu'il trouvoit les plus belles du monde. Helas ! dit-il en luy mesme, est-on capable d'outrager une personne si aimable : & quel inhumain, quel barbare ne seroit touché par de telles larmes ? Il prend soin de les arrester, ces larmes qu'il trouve si belles, & l'aimable Bergere prend soin en mesme temps de le remercier de son leger service ; mais d'une maniere si charmante, si tendre, & si passionnée, que le Berger n'y peut résister, & chaque mot, chaque regard, est un trait plein de flâme, dont son cœur se sent pénétré. Est-il, disoit-il, quelque chose qui puisse mériter les aimables paroles d'un tel remerciement ? & que ne voudroit-on pas faire ; à quels services, à quels dangers ne seroit-on pas ravy de courir pour s'attirer un seul moment les touchantes douceurs d'une ame si reconnoissante ? Tout le Spectacle passe sans qu'il y donne aucune attention ; mais il se plaint qu'il est trop court, parce qu'en finissant il se separe de son aimable Bergere, & de cette premiere veüe, de ce premier moment, il emporte chez luy tout ce qu'un amour de plusieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà aussitôt à sentir tous les maux de l'absence, & il est tourmenté de ne plus voir ce qu'il a si peu veu. Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner cette veüe, dont il converse nuit & jour une si chere idée, mais la grande contrainte où l'on tient sa Bergere lui en oste tous les moyens. La violence de sa passion le fait résoudre à demander en mariage l'adorable beauté sans la quelle il ne pent plus vivre, & il en obtient d'elle la permission par un billet, qu'il a l'adresse de luy faire tenir. Mais dans le mesme temps on l'avertit que le Pere de cette belle a conclu son mariage avec un autre, & que tout se dispose pour en célébrer

brer la Ceremonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triste Berger. Le voilà accablé d'une mortelle douleur. Il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre, & son amour au desespoir luy fait trouver moyen de s'introduire dans la maison de sa Bergere pour apprendre ses sentimens, & sçavoir d'elle la Destinée à la quelle il doit se résoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint. Il y voit venir l'indigne Rival que le caprice d'un Pere oppose aux tendresses de son amour. Il le voit triomphant, ce Rival ridicule, aupres de l'aimable Bergere, ainsi qu'aupres d'une conquête qui luy est assurée, & cette vuë le remplit d'une colere dont il a peine à se rendre le maistre. Il jette de douloureux regards sur celle qu'il adore, & son respect & la presence de son Pere l'empêchent de luy rien dire que des yeux; mais enfin il force toute contrainte, & le transport de son amour l'oblige à luy parler ainsi.

Belle Philis c'est trop souffrir,

Rompons ce dur silence, ouvrez vôtre pensée;

Apprenez moy ma Destinée,

Faut-il vivre ? faut-il mourir ?

ANGELIQUE.

Vous me voyez, Tirsis triste & melancolique

Aux apprêts de l'Hymen dont vous vous allarmez;

Mais si plus clairement il faut que je m'explique

Je vous aime Tirsis, c'est vous en dire assez.

ARGAN.

Oùais, je ne croyois pas que ma Fille fût si habile
que de chanter ainsi à livre ouvert sans hésiter.

CLEANTE.

Ab ! mon adorable Maitresse,

Philis dans le mal qui m'opresse

Pourrais-je espérer le bonheur

D'avoir place dans vôtre cœur ?

ANGELIQUE.

Je ne m'en défens point dans cette peine extrême,

Oüy, mon cher Tirsis, je vous aime.

C L E A N T E.

O parole pleine d'appas

Et qui me redonne la vie !

Parole encore un coup dont mon ame est ravie

T'ay-je bien entendue ? hélas !

Redites la Philis, que je n'en doute pas.

A N G E L I Q U E.

Oüy, mon cher Tirsis je vous aime.

C L E A N T E.

De grace encor, Philis.

A N G E L I Q U E.

Cheer Tirsis, je vous aime.

C L E A N T E.

O Parole pleine d'appas !

Reditez-là cent fois, ne vous en lassez pas !

A N G E L I Q U E.

C'est pour vôtre Philis une douceur extrême

De redire cent fois, cher Tirsis je vous aime.

C L E A N T E.

Dieux crains & redoutez sur la Terre, & sur l'Onde,

Et vous Roys, qui sous vous regardez tout le monde,

De puis que j'ay l'honneur d'un si doux entretien

Pouvez-vous comparer vôtre bonheur au mien ?

Vôtre pouvoir est grand, infini, redoutable,

Mais tout cela n'est rien qui me fût comparable

Si le souvenir d'un Rival

A mon repos n'étoit fatal ;

Ah ! Philis.

A N G E L I Q U E.

Ah ! Tirsis doutez vous de ma flame ?

Qu'un Rival que je hay ne trouble point vôtre ame.

C L E A N T E.

Mais un Pere à ses vœux vous vent assujettir.

A N G E L I Q U E.

Ah ! je mourray Tirsis avant d'y consentir.

A R G A N.

Et que dit le Pere à tout cela ?

C L E.

Il ne dit rien.

ARGAN.

Voilà un sot Pere que ce Pere-là, de souffrir toutes ces sottises-là, sans rien dire.

CLEANTE.

Ah mon Amour . . .

ARGAN.

Non, non, en voilà assez, cette Comedie-là est de fort mauvais exemple. Le Berger Tirsis est un impertinent, & la Bergere Philis une impudente de parler de la sorte devant son Pere. Montrez-moy ce papier. Ha, ha, Où sont donc les paroles que vous avez dites ? Il n'y a là que de la musique écrite.

CLEANTE.

Est-ce que vous ne sçavez pas, Monsieur, qu'on a trouvé depuis peu l'invention d'écrire les paroles avec les notes-mesmes ?

ARGAN.

Fort bien. Je suis vostre Serviteur, Monsieur, jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passez de votre impertinent d'Opera.

CLEANTE.

J'ay creu vous divertir.

ARGAN.

Les sottises ne divertissent point. Ah voicy ma Femme.

SCENE VI.

BELINE, ARGAN, TOINETTE, AN-
GELIQUE, M. DYAFOIRUS,
T. DYAFOIRUS.

M. ARGAN.
Amour, voilà le Fils de M. Dyafoirus.

T. DYAFOIRUS.

Madame, c'est avec justice que le Ciel vous
a cor-

a. concédé le nom de belle-Mere , puis que l'on voit sur vostre visage

B E L I N E.

Montieur , je suis ravie d'estre venuë icy à propos pour avoir l'honneur de vous voir.

T. D Y A F O I R U S.

Puisque l'on voit sur vostre visage Madame vous m'avez interrompu dans le milieu de ma pectode , & cela m'a troublé la memoire.

M. D Y A F O I R U S.

Thomas , reservez cela pour une autre fois.

A R G A N.

Je voudrois m'Amie , que vous eussiez esté icy tantost.

T O I N E T T E.

Ah , Madame , vous avez bien perdu de n'avoir point esté au second Pere , à la Statuë de Memnon , & à la fleur nommée Heliotrope.

A R G A N.

Allons , ma Fille , touchez dans la main de Monsieur , & luy donnez vostre Foy comme à vostre Mary.

A N G E L I Q U E.

Mon Pere.

A R G A N.

Hé bien , mon Pere. Qu'est ce que cela veut dire ?

A N G E L I Q U E.

De Grace ne precipitez pas les choses. Donnez nous au moins le temps de nous connoître , & de voir naistre en nous l'un pour l'autre cette inclination si necessaire à composer une union parfaite.

T. D Y A F O I R U S.

Quant à moy , Mademoiselle , elle est déjà toute née en moy , & je n'ay pas besoin d'attendre davantage.

A N G E L I Q U E.

Si vous estes si prompt , Monsieur , il n'en est pas
de

de même de moy, & je vous avoué que vostre mérite n'a pas encore fait assez d'impression dans mon ame.

A R G A N.

Hé bien, bien, cela aura tout le loisir de se faire quand vous serez mariez ensemble.

A N G E L I Q U E.

Eh mon pere, donnez moy du temps, je vous prie, le mariage est une chaîne, où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force; & si Monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne, qui seroit à luy par contrainte.

T. D Y A F O I R U S.

Nego consequentiam, Mademoiselle, & je puis estre honnête homme, & vouloir bien vous accepter des mains de Monsieur vostre Pere.

A N G E L I Q U E.

C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un, que de luy faire violence.

T. D Y A F O I R U S.

Nous lifons des Anciens, Mademoiselle, que leur coûtume estoit d'enlever par force de la maison des Peres les Filles qu'on menoit marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles convoloient dans les bras d'un homme.

A N G E L I Q U E.

Les Anciens, Monsieur, sont les Anciens, & nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point necessaires dans nôtre Siecle, & quand un mariage nous plaist, nous sçavons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience; si vous m'aimez, Monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

T. D Y A F O I R U S.

Oüy, Mademoiselle, jusques aux interests de mon amour exclusivement.

ANGELIQUE.

Mais la grande marque d'amour, c'est d'estre soumis aux volontez de celle qu'on aime.

T. D Y A F O I R U S.

Distinguo, Mademoiselle, dans ce qui ne regarde point la possession, *Concedo*, mais dans ce qui la regarde, *Nego*.

T O I N E T T E.

Vous avez beau raisonner; Monsieur est frais émoulu du College, & il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant résister, & refuser la gloire d'estre attachée au Corps de la Faculté?

B E L I N E.

Elle a peut-estre quelque inclination en teste.

A N G E L I Q U E.

Si j'en avois, Madame, elle seroit telle que la raison & l'honnesteté pourroient me la permettre.

A R G A N.

Oùais, je jouë icy un plaisant Personnage.

B E L I N E.

Si j'estois que de vous, mon Fils, je ne la forcerois point à se marier, & je sçay bien ce que je ferois.

A N G E L I Q U E.

Je sçay, Madame, ce que vous voulez dire, & les bontez que vous avez pour moy, mais peut-estre que vos conseils ne seront pas assez heureux pour estre exécutez.

B E L I N E.

C'est que les Filles bien sages & bien honnêtes comme vous se moquent d'estre obeissantes & soumises aux volontez de leurs Peres. Cela estoit bon autrefois.

A N G E L I Q U E.

Le devoir d'une Fille a des bornes, Madame, & la raison & les loix ne l'étendent point à toutes sortes de choses.

B E-

L E M A L A D E
B E L I N E.

C'est à dire , que vos pensées ne sont que pour le mariage ; mais vous voulez choisir un Epoux à vôtre fantaisie.

A N G E L I Q U E.

Si mon Pere ne veut pas me donner un Mary qui me plaîse , je le conjureray , au moins , de ne me point forcer à en épouser un , que je ne puisse pas aimer.

A R G A N.

Messieurs, je vous demande pardon de tout ce cy.

A N G E L I Q U E.

Chacun a son but en se mariant ; pour moy qui ne veux un Mary que pour l'aimer véritablement , & qui pretends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avouë que j'y cherche precaution; Il y en a d'aucunes qui prennent des Maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parens, & se mettre en estat de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, Madame, qui font du mariage un commerce de pur interest; qui ne se marient que pour gagner des doüaires; que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent , & courent sans scrupule de Mary en Mary pour s'approprier leurs dépouilles. Ces personnes-là à la verité n'y cherchent pas tant de façons, & regardent peu la personne.

B E L I N E.

Je vous trouve aujourd'huy bien raisonnante , & je voudrois bien sçavoir ce que vous voulez dire par là.

A N G E L I Q U E.

Moy , Madame ; que voudrois-je dire , que ce que je dis.

B E L I N E.

Vous estes si sotté , m'Amie , qu'on ne sçauoit plus vous souffrir.

A N G E L I Q U E.

Vous voudriez bien, Madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

B E L I N E.

Il n'est rien d'égal à votre insolence.

A N G E L I Q U E.

Non, Madame, vous avez beau dire.

B E L I N E.

Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente presumption qui fait hauffer les épaules à tout le monde.

A N G E L I Q U E.

Tout cela, Madame, ne servira de rien, je seray sage en dépit de vous; & pour vous ôster l'esperance de pouvoir réussir dans ce que vous voulez, je vay m'ôster de votre veü.

A R G A N.

Ecoute, il n'y a point de milieu à cela, choisi d'épouser dans quatre jours, ou Monsieur, ou un Couvent. Ne vous mettez pas en peine, je la rangeray bien.

B E L I N E.

Je suis fâchée de vous quitter, mon Fils, mais j'ay une affaire en ville dont je ne puis me dispenser. Je reviendray bien tost.

A R G A N.

Allez, m'Amour, & passez chez votre Notaire, afin qu'il expedie ce que vous sçavez.

B E L I N E.

Adieu, mon petit Amy.

A R G A N.

Adieu m'Amie. Voilà une Femme qui m'aime, cela n'est pas croyable.

M. D Y A F O I R U S.

Nous allons, Monsieur, prendre congé de vous.

A R G A N.

Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis.

M. D Y A F O I R U S.

Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monsieur, pour voir si vous sçavez porter un bon jugement de son poux. *Quid dicis?*

T. D Y A F O I R U S.

Dico, que le poux de Monsieur est le poux d'un homme qui ne se porte point bien.

M. D Y A F O I R U S.

Bon.

T. D Y A F O I R U S.

Qu'il est duriuscule; pour ne pas dire dur.

M. D Y A F O I R U S.

Fort bien.

T. D Y A F O I R U S.

Repoussant.

M. D Y A F O I R U S.

Bene.

T. D Y A F O I R U S.

Et mesme un peu caprifant.

M. D Y A F O I R U S.

Optime.

T. D Y A F O I R U S.

Ce qui marque une intemperie dans le Parenchyme Splenique, c'est à dire la ratte.

M. D Y A F O I R U S.

Fort bien.

A R G A N.

Non, Monsieur Purgon dit que c'est mon foye qui est malade.

M. D Y A F O I R U S.

Eh oüy, qui dit parenchyme dit l'un & l'autre, à cause de l'étruite sympathie qu'ils ont ensemble par le moyen du Vas breve du Pylorc, & souvent
des

des meats cholidoques. Il vous ordonne fans doute de manger force rosty.

A R G A N.

Non, rien que du Bouilly.

M. D Y A F O I R U S.

Eh ouïy rosty, bouilly, mesme chose. Il vous ordonne fort prudemment, & vous ne pouvez estre en de meilleure mains.

A R G A N.

Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf.

M. D Y A F O I R U S.

Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les medicamens par les nombres impairs.

A R G A N.

Jusques au revoir, Monsieur.

S C E N E V I I.

B E L I N E, A R G A N.

B E L I N E.

J E viens, mon Fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose, à laquelle il faut que vous preniez garde. En passant par devant la chambre d'Angelique, j'ay veu un jeune homme avec elle, qui s'est lavé d'abord, qu'il m'a veüe.

A R G A N.

Un jeune homme avec ma Fille.

B E L I N E.

Ouïy, vostre petite Fille Louison estoit avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

A R G A N.

Envoyez-la icy, m'Amour, envoyez-la icy, Ah l'effrontée! je ne m'étonne plus de sa resistance.

SCENE VIII.

LOUISON, ARGAN.

LOUISON.

QU'est-ce que vous voulez, mon Papa, ma belle-Maman m'a dit que vous me demandez ?

ARGAN.

Où y, venez-ça, avancez-là. Tournez-vous, levez les yeux. Regardez-moy. Eh !

LOUISON.

Quoy, mon Papa ?

ARGAN.

La !

LOUISON.

Quoy ?

ARGAN.

N'avez-vous rien à me dire ?

LOUISON.

Je vous diray, si vous voulez, pour vous desennuyer, le conte de peau-d'Asne, ou bien la fable du Corbeau & du Renard, qu'on m'a apprise depuis peu.

ARGAN.

Ce n'est pas là ce que je demande.

LOUISON.

Quoy donc ?

ARGAN.

Ah rusée, vous sçavez bien ce que je veux dire.

LOUISON.

Pardonnez-moy, mon Papa.

ARGAN.

Est-ce-là comme vous m'obeïsses.

LOUISON.

Quoy ?

ARGAN.

Ne vous ay-je pas recommandé de me venir dite d'abord tout ce que vous voyez.

LOUI-

L O U I S O N.

Oüy, mon Papa.

A R G A N.

L'avez-vous fait ?

L O U I S O N.

Oüy, mon Papa, je vous suis venu dire tout ce que j'ay vû.

A R G A N.

Et n'avez-vous rien vû aujourd'huy ?

L O U I S O N.

Non, mon Papa.

A R G A N.

Non ?

L O U I S O N.

Non, mon Papa.

A R G A N.

Assurément ?

L O U I S O N.

Assurément.

A R G A N, *Il prend une poignée de verges.*

Oh ça, je m'en vay vous faire voir quelque chose moy.

L O U I S O N.

Ah, mon Papa.

A R G A N.

Ah, ah, petite maique, vous ne me dites pas que vous avez vû un homme dans la chambre de votre Sœur.

L O U I S O N.

Mon Papa.

A R G A N.

Voicy qui vous apprendra à mentir.

L O U I S O N.

Ah, mon Papa, je vous demande pardon ! C'est que ma Sœur m'avoit dit de ne pas vous le dire, mais je m'en vay vous dire tout.

LE MALADE
A R G A N.

Il faut prentierement, que vous ayez le foïet pour avoir menty puis après nous verrons au reste.

L O U I S O N.

Pardon, mon Papa.

A R G A N.

Non, non.

L O U I S O N.

Mon pauvre Papa, ne me donnez pas le foïet.

A R G A N.

Vous l'aurez.

L O U I S O N.

An nom de Dieu, mon Papa, que je ne l'aye pas.

A R G A N.

Allons, allons.

L O U I S O N.

Ah, mon Papa, vous m'avez blessée ! attendez, j'esuis morte.

Elle contrefait la morte.

A R G A N.

Hola, qu'est ce-là ? Louïson, Louïson. Ah mon Dieu ! Louïson. Ah, ma Fille ! Ah, malheureux, ma pauvre Fille est morte. Qu'ay-je fait miserable ! Ah, chiennes de Verges, la peste soit des Verges. Ah, ma pauvre Fille, ma pauvre petite Louïson.

L O U I S O N.

La, la, mon Papa, ne pleurez point tant, je ne suis pas morte tout-à-fait.

A R G A N.

Voyez vous la perite rusée. Oh ça ça, je vous pardonne pour cette fois cy, pourvu que vous me disiez bien tout.

L O U I S O N.

Ho ouïy : mon Papa.

A R G A N.

Prenez-y bien garde, au moins ; car voilà mon petit

petit doigt qui sçait tout , qui me dira si vous mentez.

L O U I S O N.

Mais , mon Papa , ne dites pas à ma Sœur que je vous l'ay dit.

A R G A N.

Non, non.

L O U I S O N.

C'est , mon Papa , qu'il est venu un homme dans la chambre de ma Sœur comme j'y estois.

A R G A N.

Hé bien.

L O U I S O N.

Je luy ay demandé ce qu'il demandoit , & il m'a dit qu'il estoit son Maistre à chanter.

A R G A N.

Hon , hon. Voilà l'affaire. Hé bien ?

L O U I S O N.

Ma Sœur est venuë après.

A R G A N.

Hé bien ?

L O U I S O N.

Elle luy a dit, sortez , sortez, sortez ; mon Dieu, sortez, vous me mettez au desespoir.

A R G A N.

Hé bien ?

L O U I S O N.

Et luy, il ne vouloit point sortir.

A R G A N.

Qu'est-ce qu'il luy disoit ?

L O U I S O N.

Il luy disoit je ne sçay combien de choses.

A R G A N.

Et quoy encore ?

L O U I S O N.

Il luy disoit tout cy , tout ça , qu'il l'aimoit bien : & qu'elle estoit la plus belle du monde.

Et puis après ?

LOUISON.

Et puis après, il se mettoit à genoux devant elle.

ARGAN.

Et puis après ?

LOUISON.

Et puis après il luy baifoit les mains.

ARGAN.

Et puis après ?

LOUISON.

Et puis après, ma belle-Maman est venue à la porte & il s'est enfuy.

ARGAN.

Il n'y a point autre chose ?

LOUISON.

Non, mon Papa.

ARGAN.

Voilà mon petit doigt pourtant, qui gronde quelque chose, attendez. Eh ! ah, ah ! ouï ! oh ! oh ! voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vû, & que vous ne m'avez pas dit.

LOUISON.

Ah mon Papa, vostre petit doigt est un menteur.

ARGAN.

Prenez garde.

LOUISON.

Non ; mon Papa, ne le croyez pas, il ment, je vous assure.

ARGAN.

Oh bien bien, nous verrons cela, allez vous-en, & prenez bien garde à tout. Ah que d'affaires ! je n'ay pas seulement le loisir de songer à ma maladie, en verité je n'en puis plus.

S C E N E I X.

B E R A L D E, A R G A N.

B E R A L D E.

HE bien, mon Frere, qu'est-ce, comment vous portez-vous ?

A R G A N.

Ah mon Frere, fort mal.

B E R A L D E.

Comment fort mal ?

A R G A N.

Oüy je suis dans une foiblesse si grande, que cela n'est pas croyable.

B E R A L D E.

Voilà qui est fâcheux.

A R G A N.

Je n'ay pas seulement la force de pouvoir parler.

B E R A L D E.

J'estois venu icy, mon Frere, vous proposer un Party pour ma Nièce Augelique.

A R G A N.

Mon Frere, ne me parlez point de cette coquine-là, c'est une friponne, une impertinente, une effrontée que je mettray dans un Couvent avant qu'il soit deux jours.

B E R A L D E.

Ah voilà qui est bien. Je suis bien-aise que la force vous revienne un peu, & que ma visite vous fasse du bien. Oh ça, nous parlerons d'affaires tantost. Je vous amene icy un divertissement, que j'ay rencontré, qui dissipera vostre chagrin, & vous rendra l'ame mieux disposée aux choses que nous avons à dire. Ce sont des Egyptiens vestus en mores, qui font des dances meslées de chansons, ou je suis seur que vous prendrez plaisir, & cela vaudra bien une ordonnance de Monsieur Purgon. Allons.

Fin du second Acte.

SECOND INTERMEDE.

LE Frere du Malade Imaginaire, luy amene pour le divertir plusieurs Egyptiens & Egyptiennes vestus en Mores, qui font des Dances entre-meslées de Chançons.

Premiere Femme More.



Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse.
Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.

Les plaisirs les plus charmans
Sans l'amoureuse flamme,
Pour contenter une ame
N'ont point d'attraits assez puissans.

Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse.
Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.

Ne perdez point ces precieux momens
La beauté passe,
Le temps l'efface,
L'âge de glace
Vient à sa place,

Qui nous oste le goût de ces doux passe-temps.
Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse.
Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.

Seconde Femme More.

Quand d'aimer on nous presse,
 A quoy songez-vous,
 Nos cœurs dans la jeunesse
 N'ont vers la tendresse
 Qu'un panchant trop doux ;
 L'amour a pour nous prendre
 De si doux attraits ,
 Que de soy, sans attendre
 On voudroit se rendre
 A ses premiers traits :
 Mais tout ce qu'on écoute ,
 Des vives douleurs
 Et des pleurs
 Qu'il nous coûte ;
 Fait qu'on en redoute
 Toutes les douceurs.

Troisième Femme More.

Il est doux à nostre âge
 D'aimer tendrement
 Un Amant
 Qui s'engage ;
 Mais s'il est volage
 Helas ! quel tourment !

Quatrième Femme More.

L'Amant qui se dégage
 N'est pas le mal-heur,
 La douleur
 Et la rage ;
 C'est que le volage
 Garde nostre cœur.

Seconde Femme More.

Quel party faut il prendre
 Pour nos jeunes cœurs ?

Quatrième Femme More.

Devons-nous nous y rendre
Mal-gré les rigueurs ?

Ensemble.

Oüy, suivons ses ardeurs,
Ses transports, ses caprices,
Ses douces langueurs ;
S'il a quelques supplices,
Il a cent delices
Qui charment les cœurs.

ENTRÉE de BALLET.

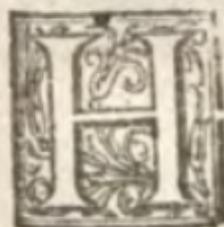
*Tous les Mores dancent ensemble, & font sautoy des
Singes qu'ils ont amenez avec eux.*

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

B E R A L D E , A R G A N , T O I N E T T E .

B E R A L D E .



H E bien, mon Frere, que dites-vous du plaisir que vous venez d'avoir, cela ne vaut-il pas bien une prise de Cassé ?

T O I N E T T E .

De bonne Cassé est bonne.

B E R A L D E .

Puisque vous estes mieux, mon Frere, vous voulez bien que je vous entretienne un peu de l'affaire de tantôt.

A R G A N .

Un peu de patience, mon Frere, je reviens dans un moment,

T O I N E T T E .

Monsieur, vous oubliez vostre bâton; vous ne songez pas que vous ne sçauriez marcher sans luy.

A R G A N .

Tu as raison; donne viste.

S C E N E I I .

B E R A L D E , T O I N E T T E .

T O I N E T T E .

H Monsieur, n'avez-vous point de pitié pour vostre Nièce, & la laisserez-vous sacrifier au caprice de son Pere, qui veut absolument qu'elle épouse ce qu'elle hait le plus au monde.

B E R A L D E .

Dans le vray, la nouvelle de ce bizarre mariage m'a fort surpris, je veux tout mettre en usage pour rompre

rompre ce coup, & je porteray mesme les choses à la dernière extrémité plutôt que de le souffrir. Je luy ay déjà parlé en faveur de Cleante; j'ay esté tres-mal reçu; mais afin de faire reüssir leurs feux, il faut commencer par le dégouter de l'autre, & c'est-ce qui m'embarasse fort.

T O I N E T T E.

Il est vray que difficilement le fait-on changer de sentiment. Ecoutez pourtant; je songe à quelque chose qui pourroit bien nous réüssir.

B E R A L D E.

Que pretend tu faire?

T O I N E T T E.

C'est un dessein assez burlesque, & une imagination fort plaisante, qui me vient dans l'esprit pour duper nostre homme; je songe qu'il faudroit faire venir icy un Medecin à nostre poste qui eut une methode toute contraire à celle de Monsieur Purgon, qui le décriast & le fit passer pour un ignorant; qui luy offrit ses services & luy promit de prendre soin de luy en sa place, peut-estre serons nous plus heureux que sages, éprouvons cecy à tout hazard; mais comme je ne voy personne propre à bien faire le Medecin, j'ay envie de jouer un tour de ma teste.

B E R A L D E.

Quel est-il?

T O I N E T T E.

Vous verrez ce que c'est, j'entends vostre Frere, secondez moy bien seulement.

S C E N E III.

A R G A N, B E R A L D E.

B E R A L D E.

J E veux, mon Frere, vous faire une priere, avant que vous parler d'affaires.

A R G A N.

Quelle est-elle cette priere?

B E.

B E R A L D E.

C'est d'écouter favorablement tout ce que j'ay a vous dire.

A R G A N.

Bien, soit.

B E R A L D E.

De ne vous point emporter à vostre ordinaire.

A R G A N.

Oüy. je le feray.

B E R A L D E.

Et de me répondre sans chaleur précisément sur chaque chose.

A R G A N.

Hé bien oüy : voicy bien du préambule.

B E R A L D E.

Ainsi, mon Frere, par quelle raison, dites moy, voulez-vous marier vostre Fille à un Medecin ?

A R G A N.

Par la raison, mon Frere, que je suis le Maistre chez moy, & que je puis disposer à ma volonté de tout ce qui est en ma puissance.

B E R A L D E.

Mais encore, pourquoy choisir plutôt un Medecin, qu'un autre ?

A R G A N.

Parce que dans l'estat ou je suis, un Medecin m'est plus necessaire que tout autre ; & si ma Fille estoit raisonnable, ce seroit assez pour le luy faire accepter.

B E R A L D E.

Par cette mesme raison, si vostre petite Louison estoit plus grande, vous la donneriez en mariage à un Apothiquaire.

A R G A N.

Eh pourquoy non ? voyez un peu le grand mal qu'il y auroit.

B E R A L D E.

En verité, mon Frere, je ne puis souffrir l'en-

teste-

testement que vous avez des Medecins, & que vous vouliez estre malade en-dépit de vous-mesme.

A R G A N.

Qu'entendez-vous par là, mon Frere ?

B E R A L D E.

J'entens, mon Frere, que je ne vois guere d'hommes qui se portent mieux que vous, & que je ne voudrois pas avoir une meilleure constitution que la vostre: Une grande marque que vous vous portez bien, c'est que toutes les Medecines & les Lavemens qu'on vous a fait prendre, n'ayent point encoise alteré la bonté de vostre temperament; & un de mes étonneimens est, que vous ne soyez point crevé à force de remedes.

A R G A N.

Monsieur Purgon dit, que c'est-ce qui me fait vivre; & que je mourrois, s'il estoit seulement deux jours sans prendre soin de moy.

B E R A L D E.

Oüy. oüy, il en prendra tant de soin, que devant qu'il soit peu, vous n'aurez plus besoin de luy.

A R G A N.

Mais, mon Frere, vous ne croyez donc point à la Medecine ?

B E R A L D E.

Moy, mon Frere, nullement, & je ne voy pas que pour son salut, il soit necessaire d'y croire.

A R G A N.

Quoy? vous ne croyez pas à une science qui depuis un si long-temps est si solidement établie par toute la terre, & respectée de tous les hommes.

B E R A L D E.

Non, vous dis-je, je ne vois pas même une plus plaisante momerie, rien au monde de plus impertinent, qu'un homme qui se veut mêler d'en guerir un autre.

A R G A N .

Eh ! pourquoy , mon Frere , ne voulez-vous pas qu'un homme en puisse guerir un autre ?

B É R A L D E .

Parce que les ressorts de nostre machine sont mysteres jusques icy inconnus , ou les hommes ne voyent goutte , & dont l'Auteur de toutes choses s'est réservé la connoissance.

A R G A N .

Que faut-il donc faire lors que l'on est malade ?

B É R A L D E .

Rien que se tenir de repos , & laisser faire la nature ; puisque c'est elle qui est tombée dans le desordre , elle s'en peut aussi-bien retirer , & se rétablir elle même.

A R G A N .

Mais encore devez-vous m'avoüer qu'on peut aider cette nature.

B É R A L D E .

Bien éloigné de cela , on ne fait bien souvent que l'empêcher de faire son effet ; & j'ay connu bien des gens qui sont morts des remedes qu'on leur a fait prendre , qui se porteroient bien presentement s'ils l'eussent laissé faire.

A R G A N .

Vous voulez donc dire , mon Frere , que les Medecins ne sçaveat rien.

B É R A L D E .

Non , je ne dis pas cela ; la plus part d'entre eux sont des tres-bons humanistes , qui parlent fort-bien Latin , qui sçavent nommer en Grec toutes les maladies , les définir ; mais pour les guerir , c'est ce qu'ils ne sçavent pas.

A R G A N .

Mais pourquoy donc , mon Frere , tous les hommes sont-ils dans la même erreur ou vous voulez que je sois ?

B E .

C'est, mon Frere, parce qu'il y a des choses dont l'apparence nous charme, que nous croyons veritables, par l'envie que nous avons qu'elles le fussent. La Medecine est de celles-là; il n'y a rien de si beau & de si charmant que son objet; Par exemple, lors qu'un Medecin vous parle de purifier le sang, de fortifier le Cœur, de rafraichir les entrailles, de rétablir la poitrine, de racommoder la rate, d'appaiser la trop grande chaleur du foye, de regler, moderer & retirer la chaleur naturelle, il vous dit justement le Roman de la medecine, & il en est comme de ces beaux songes qui pendant la nuit nous ont bien divertis, & qui ne nous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir eus.

A R G A N.

Ouais, vous estes devenu soit habile homme en peu de temps.

B E R A L D E.

Dans les discours & dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands Medecins; entendez-les parler, ce sont les plus habiles gens du monde; voyez-les faire, les plus ignorans de tous les hommes, de telle maniere, que toute leur science est renfermée en un pompeux Galimathias, & un specieux babil.

A R G A N.

Ce sont de méchantes gens, d'abuser ainsi de la credulité & de la bonne foy des hommes.

B E R A L D E.

Il y en a entre eux qui sont dans l'erreur aussi bien que les autres, d'autres qui en profitent sans y estre; vostre Monsieur Purgon y est plus que personne. C'est un homme tout Medecin depuis la teste jusques aux pieds, qui croit plus aux regles de son Art qu'à toutes les demonstrations de Mathematique, & qui donne à travers les purgations & les seignees

gnées sans y rien connoître, & qui lors qu'il vous tuera ne fera dans cette occasion que ce qu'il a fait à sa femme & à ses enfans & ce qu'en un besoin il feroit à luy-même.

A R G A N.

C'est que vous avez une dent de lait contre luy.

B E R A L D E.

Quelle raison m'en auroit-il donné?

A R G A N.

Je voudrois bien, mon Frere, qu'il y eût icy quelqu'un de ces Messieurs pour vous tenir teste; pour rembarrer un peu tout ce que vous venez de dire, & vous apprendre à les attaquer.

B E R A L D E.

Moy, mon Frere, je ne pretens point les attaquer? ce que j'en dis n'est qu'entre nous, & que par maniere de conversation, chacun à ses perils & fortunes en peut croire tout ce qu'il luy plaira.

A R G A N.

Voyez-vous, mon Frere, ne me parlez plus contre ces gens-là, ils me tiennent trop au cœur, vous ne faites que m'échauffer & augmenter mon mal.

B E R A L D E.

Soit, je le veux bien, mais je souhaiterois seulement pour vous desennuyer vous mener voir un de ces jours représenter une des Comedies de Moliere sur ce sujet.

A R G A N.

Ce sont de plaisans impertinens que vos Comediens, avec leurs Comedies de Moliere; c'est bien à faire à eux à se moquer de la Medecine. Ce sont de bons Nigauts, & je les trouve bien ridicules de mettre sur leur Theatre de venerables Messieurs, comme ces Messieurs-là.

B E R A L D E.

Que voulez-vous qu'il y mettent que les diverses professions des hommes, nous y voyons bien
tous

tous les jours des Princes & des Roys qui sont du moins d'aussi-bonne maison que les Medecins.

A R G A N.

Par la mort non d'un Diable, je les attraperois bien quand ils seroyent Malades, ils auroient beau me prier, je prendrois plaisir à les voir souffrir, je ne voudrois pas les soulager en rien, je ne leur ordonnerois pas la moindre petite seignée, le moindre petit lavement, je me vangerois bien de leur insolence, & leur dirois; Crevez, crevez, crevez, mes petits Messieurs, cela vous apprendra à vous moquer une autre-fois de la Faculté.

B E R A L D E.

Ils ne s'exposent point à de pareilles épreuves, & ils sçavent tres-bien se guerir eux-mêmes lors qu'ils sont malades.

S C E N E I V.

M. FLEURANT, ARGAN,
BERALDE.

M. FLEURANT, *avec une Seringue à la main.*

C'Est un petit Clystere que je vous apporte, prenez vite, Monsieur, prenez vite, il est comme il faut, il est comme il faut.

B E R A L D E.

Que voulez vous faire, mon Frere?

A R G A N.

Attendez-un moment, cela sera bien-tôt fait.

B E R A L D E.

Je croy que vous vous moquez de moy; Eh ne sçauriez vous prendre un autre temps; allez, Monsieur, revenez une autre fois.

A R G A N.

A ce soir, s'il vous plaist, Monsisur Fleurant.

M. FLEURANT.

De quoy vous mêlez-vous, Monsieur, vous estes bien

bien plaisant d'empêcher Monsieur de prendre son Clystere, sont-ce-là vos affaires ?

B E R A L D E.

On voit bien, Monsieur, que vous n'avez pas accoutumé de parler a des visages.

M. F L E U R A N T.

Que voulez-vous dire avec vos visages ? Sçachez que je ne perds pas ainsi mes pas, & que je viens icy en vertu d'une bonne ordonnance ; & vous, Monsieur, vous vous repentirez du mépris que vous en faites, je le vay dire à Monsieur Purgon, vous verrez, vous verrez.

S C E N E V.

A R G A N, B E R A L D E.

A R G A N.

M On Frere, vous allez estre cause icy de quelque mal-heut ; & je crains fort que Monsieur Purgon ne se fâche quand il sçaura que je n'ay pas pris son lavement.

B E R A L D E.

Voyez un peu le grand mal de n'avoir pas pris un lavement que Monsieur Purgon a ordonné, vous ne vous mettriez pas plus en peine si vous aviez commis un crime considerable ; Encore un coup, est il possible qu'on ne vous puisse pas guerir de la maladie des Medecins, & ne vous verray je jamais qu'avec un lavement & une Medecine dans le corps ?

A R G A N.

Mon Dieu, mon Frere, vous parlez comme un homme qui se porte bien ; si vous estiez en ma place, vous seriez aussi embarassé que moy.

B E R A L D E.

Hé bien, mon Frere, faites ce que vous voudrez ; mais j'en reviens toujours là, vostre Fille n'est point destinée pour un Medecin, & le Party dont je veus vous parler, luy est bien plus convenable.

A R

Il ne l'est pas pour moy, & cela m'euffit ; en un mot elle est promise, & elle n'a qu'à se déterminer à cela ou à un Couvent.

B E R A L D E.

Vostre Femme n'est pas des dernières à vous donner ce conseil.

A R G A N.

Ah ! j'estois bien étonné si l'on ne me parleroit pas de la pauvre Femme, c'est toujours elle qui fait tout, il faut que tout le monde en parle.

B E R A L D E.

Ah ! j'ay tort, il est vray, c'est une Femme qui a trop d'amitié pour vos enfans ; & qui pour l'amitié qu'elle leur porte, voudroit les voir toutes deux bonnes Religieuses.

S C E N E VI.

M. PURGON, TOINETTE, ARGAN,
B E R A L D E.

M. P U R G O N.

QU'est-ce, on vient de m'apprendre de belles nouvelles ? comment, refuser un Clystere que j'avois pris plaisir moy-mesme de composer avec grand soin ?

A R G A N.

Monsieur Purgon, ce n'est pas moy, c'est mon Frere.

M. P U R G O N.

Voilà une étrange rebellion d'un Malade contre son Medecin.

T O I N E T T E.

Cela est vray.

M. P U R G O N.

Le renvoyer avec audace ; c'est une action exorbitante.

T O I -

T O I N E T T E.

Assurément.

M. P U R G O N.

Un attentat énorme contre la Medecine.

T O I N E T T E.

Cela est certain.

M. P U R G O N.

C'est un crime de leze-Faculté.

T O I N E T T E.

Vous avez raison.

M. P U R G O N.

Je vous aurois dans peu tiré d'affaire , & je ne voulois plus que dix Medeciues & vingt Lavemens pour vuider le fond du sac.

T O I N E T T E.

Il ne le merite pas.

M. P U R G O N.

Mais puisque vous avez eu l'insolence de mépriser mon Clytère.

A R G A N.

Eh Monsieur Purgon, ce n'est pas ma faute, c'est la sienne.

M. P U R G O N.

Quoy vous vous estes soustrait de l'obeïssance qu'un malade doit à son Medecin?

A R G A N.

Ce n'est pas moy, vous dis-je.

M. P U R G O N.

Je ne veux plus avoir d'alliance avec vous, & voycy le don que je faisois de tout mon bien à mon Neveu, en faveur du mariage avec vostre Fille, que je déchire en mille pieces.

T O I N E T T E.

C'est fort bien fait.

A R G A N.

Mon Frere vous estes cause de tout cecy.

M. P U R

M. PURGON.

Je ne veux plus prendre soin de vous & estre davantage vostre Medecin.

A R G A N.

Je vous demande pardon.

M. PURGON.

Je vous abandonne à vostre méchante constitution, à l'intemperie de vostre temperament, & à la petulance de vos humeurs,

A R G A N.

Faites-le venir, je le prendray devant vous.

M. PURGON.

Je veux que dans peu vous soyez en un estat incurable.

A R G A N.

Ah ! je suis mort.

M. PURGON.

Et je vous avertis que vous tomberez dans l'épilepsie.

A R G A N.

Monsieur Purgon.

M. PURGON.

De l'Épilepsie dans la Phtysie.

A R G A N.

Monsieur Purgon.

M. PURGON.

De la Phtysie dans la Pratipectie.

A R G A N.

Doucement Monsieur Purgon.

M. PURGON.

De la Pratipectie dans la Lyanterie.

A R G A N.

Ah Monsieur Purgon.

M. PURGON.

De la Lyanterie dans la Dyssenterie.

A R G A N.

Mon pauvre Monsieur Purgon.

M. PUR-

M. P U R G O N.

De la Dissenterie dans l'Hydropisie.

A R G A N.

Monsieur Purgon.

M. P U R G O N.

De l'Hydropisie dans l'Apoplexie.

A R G A N.

Monsieur Purgon.

M. P U R G O N.

De l'Apoplexie dans la privation de la vie où vous
aura conduit vostre folie.

S C E N E V I I.

A R G A N, B E R A L D E.

A R G A N.

A H! c'est fait de moy, je suis perdu, je n'en
puis revenir; Ah, je sens deja que la Medecine
se vange.

B E R A L D E.

Serieusement, mon Frere, vous n'estes pas raison-
nable, & je ne voudrois pas qu'il y eût icy personne
qui vous vit faire ces extravagances.

A R G A N.

Vous avez beau dire, toutes ces maladies en je
me font trembler, & je les ay toutes sur le cœur.

B E R A L D E.

Le simple homme que vous estes, comme si Mon-
sieur Purgon tenoit entre ses mains le fil de votre
vie, & qu'il pût l'allonger ou l'acourcir, comme
bon luy sembleroit; detrompez-vous encore une
fois, & sçachez qu'il y peut encore moins, qu'à vous
guerir lors que vous estes malade.

A R G A N.

Il dit que je deviendray incurable,

B E R A L D E.

Dans le vray, vous esles un homme d'une gran-
de

E

de

de prévention, & lors que vous vous estes mis quelque chose dans l'esprit, difficilement peut-on l'en chasser.

A R G A N.

Que feray-je, mon Frere, à present qu'il m'a abandonné, & où trouveray-je un Medecin qui me puisse traiter aussi-bien que luy ?

B E R A L D E.

Mon Dieu, mon Frere, puis que c'est une necessité pour vous d'avoir un Medecin, l'on vous en trouvera un du moins aussi habile, qui n'ira pas si vite, avec qui vous courrez-moins de risque, & qui prendra plus de précaution aux remedes qu'il vous ordonnera.

A R G A N.

Ah, mon Frere, il connoissoit mon temperament, & sçavoit mon mal mieux que moy-même.

S C E N E V I I I.

T O I N E T T E, A R G A N, B E R A L D E.

T O I N E T T E.

Monsieur, il y a un Medecin à la porte qui souhaite parler à vous.

A R G A N.

Quel est-il, ce Medecin ?

T O I N E T T E.

C'est un Medecin de la Medecine, qui me ressemble comme deux gouttes d'eau; & si je ne sçavois que ma Mere estoit honneste Femme, je croirois que ce seroit quelque petit Frere qu'elle m'auroit donné depuis le trépas de mon Pere.

A R G A N.

Dy-luy qu'il prenne la peine d'entrer, c'est sans doute un Medecin qui vient de la part de Monsieur Purgon, pour nous bien remettre ensemble, il faut voir ce que c'est, & ne pas laisser échapper une si belle occasion de me raccommoder avec luy.

S C E.

SCENE IX.

TOINETTE *Medecin*, ARGAN,
BERALDE.

TOINETTE *Medecin*:

MONSIEUR, quoy que je n'aye pas l'honneur d'estre connu de vous, ayant appris que vous estes malade, je viens vous offrir mon service pour toutes les purgations & les seignées dont vous aurez besoin.

ARGAN.

Ma foy, mon Frere, c'est Toinette elle-même.

TOINETTE *Medecin*.

MONSIEUR, je vous demande pardon, j'ay une petite affaire en Ville, permettez-moy d'y envoyer mon Valet que j'ay laissé à vostre porte, dire que l'on m'attende,

ARGAN.

Je crois surement que c'est-elle; qu'en croyez-vous?

BERALDE.

Pourquoy voulez-vous cela? sont-ce les premiers qui ont quelque ressemblance; & ne voyons-nous pas souvent arriver de ces sortes de choses?

TOINETTE.

Que voulez-vous, Monsieur?

ARGAN.

Quoy?

TOINETTE.

Ne m'avez-vous pas appelé.

ARGAN.

Moy? tu te trompes.

TOINETTE.

Il faut donc que les oreilles m'ayent corné.

ARGAN.

Demeure, demeure, pour voir ce Medecin qui te resse- si fort.

LE MALADE
TOINETTE.

Ah vraiment oüy ; je l'ay assez vû.

ARGAN.

Ma foy, mon Frere, cela est admirable, & je ne le croirois pas, si je ne les voyois tous deux ensemble.

BERALDE.

Cela n'est point si surprenant ; nostre Siecle nous en fournit plusieurs exemples. & vous devez, ce me semble, vous souvenir de quelque uns, qui ont fait tant de bruit dans le monde.

TOINETTE *Medecin.*

Monfieur, excusez-moy s'il vous plaist.

ARGAN.

Je ne puis sortir de mon étonnement, & il semble que c'est elle-mefme.

TOINETTE *Medecin.*

Je suis un Medecin passager, courant de Villes en Villes, & de Royaume en Royaume, pour chercher d'illustres Malades, & pour trouver d'amples matieres à ma capacité ; je ne suis pas de ces Medecins d'ordinaire qui ne s'amusent qu'à des bagatelles de Fièvres, de Rhumatismes, de Migraines, & autres Maladies de peu de consequence ; je veux de bonnes fièvres continuës avec des transports au cerveau, de bonnes oppressions de poitrine, de bons maux de côté, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes veroles ; de bonnes pestes ; c'est-là ou je me plais ; c'est-là où je triomphe ; & je voudrois, Monfieur, que vous eussiez toutes ces maladies ensemble ; que vous fussiez abandonné de tous les Medecins à l'Agonie, pour vous monstrier la longue & grande experience que j'ay dans nôtre Art, & la passion que j'ay de vous rendre service.

ARGAN.

Je vous suis trop obligé, Monfieur, cela n'est point necessaire.

TOINETTE *Medecin.*

Je vois que vous me regardez fixement, quelle âge croyez vous bien que j'aye ?

A R G A N.

Je ne puis le sçavoir au juste, pourtant vous avez bien vingt-sept, ou vingt huit ans au plus.

TOINETTE *Medecin.*

Bon, j'en ay quatre vingt dix.

A R G A N.

Quatre-vingt dix, voilà un beau jeune vieillard.

TOINETTE *Medecin.*

Oüy quatre-vingt dix, & j'ay sceu me maintenir toujours frais & jeune, comme vous voyez, par la vertu & la bonté de mes remedes. Donnez-moy vôtre poux : Allons donc, voilà un poux bien impertinent ; Ah, je vois bien que vous ne me connoissez pas encore, je vous feray bien aller comme il faut. Qui est vostre Medecin ?

A R G A N.

Monsieur Purgon.

TOINETTE *Medecin.*

Monsieur Purgon, ce nom ne m'est point connu, & n'est point écrit sur mes tablettes dans le rang des grands & fameux Medecins qui y sont ; quittez-moy cet homme ; ce n'est point du tout vôtre affaire, il faut que ce soit peu de chose, je veux vous en donner un de ma main.

A R G A N.

On le tient pourtant en grande reputation.

TOINETTE *Medecin.*

De quoy, d'*il*, que vous estes malade ?

A R G A N.

Il dit que c'est de la ratte, d'autres disent que c'est du Foye.

TOINETTE *Medecin.*

L'ignorant ; c'est du P o ulmon, que vous estes malade.

Du Poulmon ?

TOINETTE *Medecin.*

Oüy du Poulmon, n'avez vous pas grand appetit à ce que vous mangez ?

ARGAN.

Eh oüy.

TOINETTE *Medecin.*

C'est justement le Poulmon; ne trouvez vous pas le vin bon ?

ARGAN.

Oüy.

TOINETTE *Medecin.*

Le Poulmon ? ne révez-vous point pendant la nuit ?

ARGAN.

Oüy, oüy, mesme assez souvent.

TOINETTE *Medecin.*

Le Poulmon: nefaites-vous point un petit sommeil après le repas ?

ARGAN.

Ah oüy tous les jours.

TOINETTE *Medecin.*

Le Poulmon, le Poulmon, vous dis-je.

ARGAN.

Ah mon Frere, le Poulmon.

TOINETTE *Medecin.*

Que vous ordonne-t-il de manger ?

ARGAN.

Du Potage.

TOINETTE *Medecin.*

L'ignorant.

ARGAN.

De prendre force bouillons.

TOINETTE *Medecin.*

L'ignotant.

Du bouilly.

TOINETTE *Medecin.*

L'ignorant.

ARGAN.

Du Veau & des Poulets.

TOINETTE *Medecin.*

L'ignorant.

ARGAN.

Et le soir, de petits Pruneaux pour lâcher le ventre.

TOINETTE *Medecin.*

Ignorantus, ignoranta, ignorantum : Et moy, je vous ordonne de bon gros Pain bis, de bon gros Bœuf, de bons gros Pois, de bon Fromage d'Hollande; & afin que vous ne crachiez plus, des Marons & des Oublies, pour coller & conglutiner.

ARGAN.

Mais voyez un peu, mon Frere, quelle Ordonnance.

TOINETTE *Medecin.*

Croyez-moy, executez-là, vous vous en trouverez bien: à propos je m'apperçois icy d'une chose; dites moy, Monsieur, que faites vous de ce bras-là.

ARGAN.

Ce que j'en fais, la belle demande!

TOINETTE *Medecin.*

Si vous me croyez, vous vous le ferez couper tout-à-l'heure.

ARGAN.

Et la raison?

TOINETTE *Medecin.*

Ne voyez-vous pas qu'il attire à luy toute la honte; & qu'il empesche l'autre côté de profiter?

ARGAN.

Hé je ne me soucie pas de cela; j'aime bien mieux les avoir tous deux.

Si j'estois aussi en vostre place, je me ferois crever cet œil-cy tout à l'heure.

ARGAN.

Et pourquoy le faire crever ?

TOINETTE *Medecin.*

N'en verrez vous pas une fois plus clair de l'autre ? faites-le, vous dis-je, & tout-à-present.

ARGAN.

Je suis vostre serviteur, j'aime beaucoup mieux ne voir pas si clair de l'un, & n'en avoir point de manque.

TOINETTE *Medecin.*

Excusez-moy, Monsieur, si je suis obligé de vous quitter si tôt, je vous verray quelque fois pendant le séjour que je feray en cette Ville, mais je suis obligé de me trouver aujourd'huy à une consultation qui se doit faire pour un Malade, qui mourut hier.

ARGAN.

Pourquoy une consultation pour un Malade qui mourut hier ?

TOINETTE *Medecin.*

Pour aviser aux remedes qu'il eut fallu luy faire pour le guerir, & s'en servir dans une semblable occasion.

ARGAN.

Monsieur, je ne vous reconduis point, vous sçavez que les Malades en sont exempts.

BERALDE.

Hé bien, mon Frere, que dites-vous de ce Medecin ?

ARGAN.

Comment Diable ! il me semble qu'il va bien vite en besogne.

BERALDE.

Comme font tous ces grands Medecins , & il ne le seroit pas s'il faisoit autrement.

ARGAN.

Couper un bras , crever un œil , voyez quelle plaisante operation, de me faire borgne & manchot.

TOINETTE.

Doucement , doucement , Monsieur le Medecin , s'il vous plaist, moderez vostre appetit.

ARGAN.

Qu'as-tu donc, Toineite ?

TOINETTE.

Vrayment vostre Medecin veut rire , ma foy il a voulu mettre sa main sur mon sein en sortant.

ARGAN.

Cela est étonnant , à son age, qui pourroit croire cela , qu'à quatre vingt dix ans l'on fût encore si gaillard.

BERALDE.

Enfin, mon Frere, puisque vous avez rompu avec Monsieur Purgon ; qu'il n'y a plus d'esperance d'y pouvoir renouier , & qu'il a déchiré les Articles d'entre son Neveu & vostre Fille, rien ne vous peut plus empescher d'accepter le Party que je vous propose pour ma Nièce, c'est un

ARGAN.

Je vous prie, mon Frere, ne parlons point de cela; je sçais bien ce que j'ay à faire, & je là mettray dès demain dans un Couvent.

BERALDE.

Vous voulez faire plaisir à quelqu'un.

ARGAN.

O ça, voilà encore la pauvre Femme en jeu.

BERALDE.

Hé bien ouïy , mon Frere , c'est d'elle dont je veux parler , & non plus de l'entêtement des Medecins ; je ne puis supporter celuy que vous avez pour elle.

A R G A N.

Vous ne la connoissez pas, mon Frere, c'est une Femme qui a trop d'amitié pour moy: demandez-luy les caresses qu'elle me fait; à moins que de les voir on ne le croiroit pas.

T O I N E T T E.

Monsieur a raison, & on ne peut pas concevoir l'amitié qu'elle a pour luy; voulez-vous que je vous fasse voir comme Madame aime Monsieur.

A R G A N.

Comment.

T O I N E T T E.

Eh Monsieur, laissez-moy faire, souffrez que je le détrompe, & que je luy fasse voir son bec jaune.

A R G A N.

Que faut-il faire pour cela?

T O I N E T T E.

J'entens Madame qui revient de Ville; vous, Monsieur, cachez-vous dans ce petit endroit, & prenez garde sur tout que l'on ne vous voye; approchons vostre chaise, mettez-vous dedans tout de vostre long, & contrefaites le mort. Vous verrez par le regret qu'elle témoignera de vostre perte, l'amitié qu'elle vous porte: La voicy.

A R G A N.

Oüy, oüy, oüy, oüy, Bon, bon, bon, bon.

S C E N E X.

B E L I N E, T O I N E T T E, A R G A N,
B E R A L D E.

T O I N E T T E.

AH ciel! quelle cruelle aventure? quel malheur impreveu vient de m'arriver? que feray-je malheureuse? & comment annoncer à Madame de si méchantes nouvelles. Ah, ah?

B E-

Qu'as-tu, Toinette ?

TOINETTE.

Ah Madame ! quelle perte venez-vous de faire, Monsieur vient de mourir tout à l'heure subitement ; j'étois seule icy, & il n'y avoit personne pour le secourir.

BELINE.

Quoy, mon Mary est mort ?

TOINETTE.

Helas ! ouïy, le pauvre Homme défunt est trépassé.

BELINE.

Le Ciel en soit loüé, me voilà délivrée d'un grand fardeau : que tu es folle, Toinette, de pleurer.

TOINETTE.

Moy, Madame, & je croyois qu'il fallût pleurer.

BELINE.

Bon, & je voudrois bien sçavoir pour quelle raison, ay-je fait une si grande perte ? quoy, pleurer un homme mal bâti, mal fait, sans esprit, de mauvaise humeur, fort âgé, toujours toussant, mouchant, crachant, reniflant, fâcheux, ennuyeux, incommode à tout le monde, grondant sans cesse & sans raison, toujours un lavement ou une Medecine dans le corps, de méchante odeur ; il faudroit que je n'eusse pas le sens commun.

TOINETTE.

Voilà une belle oraison funebre.

BELINE.

Je ne pretens pas avoir passé la plus grande partie de ma jeunesse avec luy sans y profiter de quelque chose ; & il faut, Toinette, que tu m'aides à bien faire mes affaires seulement, ta récompence est sûre.

TOINETTE.

Ah ! Madame, je n'ay garde de manquer à mon devoir,

Puisque tu m'assures , que la mort n'est sçeuë de personne , saisissons nous de l'argent , & de tout ce qu'il y a de meilleur ; portons le dans son lit , & quand j'auray tout mis à couvert , nous ferons en sorte , que quelqu'autre l'y trouve mort , & ainsi on ne se doutera point de ce que nous aurons fait. Il faut d'abord que je luy prenne les Clefs qui sont dans cette poche.

A R G A N.

Tout beau , tout beau, Madame la Carogne ; ah, ah, je suis ravy d'avoir entendu le bel éloge que vous avez fait de moy ; cela m'empeschera de faire bien des choses.

T O I N E T T E.

Quoy, le défunt n'est pas mort ?

B E R A L D E.

Hé bien, mon Frere, voyez vous à-present comme vostre Femme vous aime ?

A R G A N.

Ah vraiment oüy , je le vois , je ne le vois que trop.

T O I N E T T E.

Je vous jure que j'ay bien esté trompée , & je n'eusse jamais crû cela. Mais j'apperçois vostre Fille, retournez-vous en où vous estiez ; & vous remettez dans vostre chaise , il est bon aussi de l'éprouver , & ainsi vous connoîtrez les sentimens de toute vostre Famille.

A R G A N.

Tu as raison, tu as raison.

S C E N E X I.

ANGELIQUE, TOINETTE, ARGAN,
BERALDE.

T O I N E T T E.

A H quel étrange accident ! mon pauvre Maître est mort , que de larmes , que de pleurs il nous va coûter ! Quel defastre , s'il estoit encore mort d'une autre maniere , on n'en auroit pas tant de regret ; ah que j'en ay de déplaisir , ha , ha , ha.

A N G E L I Q U E.

Qu'y a-t-il de nouveau , Toinette , pour te causez tant de gemissemens ?

T O I N E T T E.

Melas ! vostre Pere est mort.

A N G E L I Q U E.

Mon Pere est mort , Toinette !

T O I N E T T E.

Ah il ne l'est que trop , & il vient d'expirer entre mes bras d'une foiblesse , qui luy a prise. Tenez , voyez-le , le voilà tout estendu dans sa chaise. Ha , ha.

A N G E L I Q U E.

Mon Pere est mort , & justement dans le temps où il estoit en colere contre moy , par la resistance que je luy ay faite tantôt , en refusant le Mary qu'il m'a voulu donner ; que deviendray-je , miserable que je suis , & comment cacher une chose qui a paru devant tant de personnes ?

S C E N E D E R N I E R E.

CLEANTE, ANGELIQUE, TOINETTE,
ARGAN, BERALDE.

C L E A N T E.

J U S T E Ciel que vois-je , dites , qu'avez vous belle Angelique ?

LE MALADE
ANGÉLIQUE.

Ah Cleante, ne me parlez plus de rien, mon Pere est mort, il faut vous dire adieu pour toujours, & nous separer entierement l'un de l'autre.

CLEANTE.

Quelle infortune, grand Dieu! hélas, après la demande que j'avois prié vostre oncle de luy faire de vous, je venois moy mesme me jeter à ses pieds, pour faire un dernier effort afin de vous obtenir.

ANGÉLIQUE.

Le ciel ne l'a pas voulu, vous devez comme moy vous soumettre à ce qu'il veut, & il faut vous résoudre de me quitter pour toujours. Oüy, mon Pere, puitque j'ay esté assez infortunée pour ne pas faire ce que vous vouliez de moy pendant vostre vie, du moins ay je dessein de le reparer après vostre mort; je veux executer vostre dernière volonté, & je vais me retirer dans un Couvent, pour y pleurer vostre mort pendant tout le reste de ma vie; Oüy, mon cher Pere, souffrez que je vous en donne icy les dernières assurances, & que je vous embrasse

ARGAN.

Ah, ma Fille

ANGÉLIQUE.

Ha, ha, ha, ha!

ARGAN.

Vien, ma chere enfant, que je te baise; va; je ne suis pas mort: je vois que tu es ma Fille, & je suis bien aisé de reconnoître ton bon naturel.

ANGÉLIQUE.

Mon Pere, permettez que je me mette à genoux devant vous pour vous conjurer que si vous ne me voulez faire la grace de me donner Cleante pour Epoux, vous ne me refusiez pas celle de ne m'en pas donner un avec lequel je ne puisse vivre.

CLEANTE.

Eh Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour,

mour, & ne peut on vous attendre par aucun endroit ?

B E R A L D E.

Mon Frere, avez vous à consulter, & ne devriez-vous pas déjà l'avoir donnée aux vœux de Monsieur ?

T O I N E T T E.

Comment? vous résisterez à de si grandes marques de tendresse ; La Monsieur, rendez-vous.

A R G A N.

Hé bien, qu'il se fasse Medecin, & je luy donne ma Fille.

C L E A N T E.

Oüy-da, Monsieur, je le veux bien ; Apotiquaire même si vous voulez : Je ferois encore des choses bien plus difficiles pour avoir la belle Angelique.

B E R A L D E.

Mais, mon Frere, il me vient une pensée ; faites-vous Medecin vous-mesme plutôt que Monsieur.

A R G A N.

Moy Medecin ?

B E R A L D E.

Oüy vous, c'est le véritable moyen de vous bien porter ; & il n'y a aucune maladie si redoutable qu'elle soit, qui ait l'audace de s'attaquer à un Medecin.

T O I N E T T E.

Tenez, Monsieur, vostre barbe y peut beaucoup, & la barbe fait plus de la moitié d'un Medecin.

A R G A N.

Vous vous moquez, je crois ; & je ne sçay pas un seul mot de Latin, comment donc faire ?

B E R A L D E.

Voilà une belle raison : Allez, allez, il y en a parmi eux, qui en sçavent encore moins que vous, & lors que vous aurez la robe & le bonnet, vous en sçauvez plus qu'il ne vous en faut.

L E M A L A D E
C L E A N T E.

En tout cas , me voila prest à faire ce que l'on voudra.

A R G A N.

Mais, mon Frere, cela ne se peut faire si-tôt.

B E R A L D E.

Tout-à-present si vous voulez, & j'ay une Faculté de mes amis fort près d'icy , que j'envoieray querir pour celebrier la Ceremonie, allez vous preparer seulement, toutes choses seront bien-tôt prêtes.

A R G A N.

Allons, voyons, voyons.

C L E A N T E.

Quel est donc vostre dessein ? & que voulez-vous dire avec cette Faculté de vos Amis ?

B E R A L D E.

C'est un intermede de la reception d'un Medecin, que des Comediens ont representé ces jours passez , je les avois fait venir pour la jouer ce soir icy devant nous , afin de nous bien divertir , & je pretens que mon Frere y joüe le premier Personnage.

A N G E L I Q U E.

Mais mon Oncle, il semble que c'est se railler un peu fortement de mon Pere.

B E R A L D E.

Ce n'est pas tant se railler que de s'accommoder à son humeur, outre que pour luy ôter tout sujet de se fâcher quand il aura reconnu la piece que nous luy joüons , nous pourons y prendre chacun un rôle, & jouier en même temps que luy. Allons donc nous habiller.

C L E A N T E.

Y consentez-vous.

A N G E L I Q U E.

Il le faut bien.

Fin du dernier Acte.

TROIS

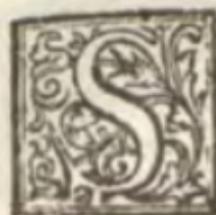
T R O I S I E ' M E I N T E R M E D E .

C'est une Ceremonie Burlesque d'un homme qu'on fait
Medecin, en Recit, Chant, & Dance.

E N T R E ' E d e B A L L E T .

Plusieurs Tapissiers viennent preparer la Salle, &
placer les bancs en cadence. Ensuite dequoy toute l'As-
semblée, composée de huit Porte-Seringues, six Apoti-
quaires, vingt-deux Docteurs, celui qui se fait recevoir
Medecin, huit Chirurgiens dansans, & deux chantans,
entre, & prend ses places selon les rangs.

P R Æ S E S .



Cavantissimi Doctores,
Medicinæ Professores,
Qui hic assemblati estis,
Et vos alteri Messiores,
Sententiarum Facultatis

Fideles executores,
Chirurgiani & Apothicari,
Atque rota Compania aucti
Salus honor, & argentum,
Atque bonum appetitum.

Non possunt Docti confretri,
Et moy latis admirari,
Qualis bona inventio,
Est Medici Professio;
Quam bella chola est & bene trovata,
Medicina illa benedicta,
Quæ suo nomine solo
Surprenanti miraculo.
Depuis si longo tempore,
Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genere.

Per

Per totam terram videmus
 Grandam vogam ubi fumus ;
 Et quod grandes & petiti
 Sunt de nobis infatuti :
 Totus mundus currens ad nostros remedios ,
 Nos regardat sicut Deos ,
 Et nostris Ordonnanciis
 Principes & Reges soumisos videtis.

Donque il est nostre sapientia ,
 Boni sensus atque prudentia ,
 De fortement travailler ,
 A nos bene conservare
 In tali credito, voga, & honore
 Et prandere gardam à non recevoir
 In nostro docto corpore
 Quam personas capaces ,
 Et totas dignas ramplire
 Has plaças honorabiles.

C'est pour cela que nunc convocati estis ,
 Et credo quod trovabitis ,
 Dignam materiam medici ,
 In scavanti homine que voicy :
 Lequel in chosis omnibus
 Dono ad interrogandum ,
 Et à fond examinandum
 Vostreis capacitatibus.

PRIMUS DOCTOR.

Si mihi licentiam dat Dominus Præses ,
 Et tanti docti Doctores ,
 Et assistantes illustrés
 Tres-scavanti Bacheliero
 Quem elimo & honoro ,
 Domandabo causam & rationem, quare
 Opium facit dormire ?

BACHELIERUS.

Mihi à docto Doctore

Domandatur causam & rationem, quare

Opium facit dormire?

A quoy respondeo,

Quia est in eo

Virtus dormitiva,

Cujus est natura

Sensus aslopire.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere.

Dignus, dignus est entrare

In nostro docto corpore.

SECUNDUS DOCTOR.

Cum permissione Domini Præsidis

Doctissimæ Facultatis,

Et totius his nostris actis

Companiæ assistantis

Domandabo tibi, docte Bacheliere,

Quæ sunt remedia,

Quæ in maladia

Ditte hidropisia

Convenit facere.

BACHELIERUS.

Clisterium donare,

Postea segnare,

Entuita purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere,

Dignus, dignus est entrare

In nostro docto corpore.

TERTIUS DOCTOR.

Si bonum semblatur Domino Præsidi

Doctissimæ Facultati,

Et Companiæ præsentis,

Domandabo tibi, docte Bacheliere,

Quæ remedia Eticis,

Pulmonicis atque Asthmaticis
Trovas à propos facere.

BACHELIERUS.

Clisterium donare,
Postea segnare,
Ensuite purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

QUARTUS DOCTOR.

Super illas maladias,
Doctus Bachelierus dixit mara illas:
Mais si non ennuyo Dominum Præfidem,
Doctissimam Facultatem,
Et totam honorabilem
Companiam écoutantem;
Faciám illi unam questionem.
De hiero maladus unus
Tombavit in meas manus:
Habet grandam fievram cum redoublamentis,
Grandam dolorem capitis,
Et grandum malum au côté,
Cum granda difficultaté
Et pena de respirare:
Veillas mihi dire,
Docte Bacheliere,
Quid illi facere.

BACHELIERUS.

Clisterium donare,
Postea segnare,
Ensuite purgare.

QUINTUS DOCTOR.

Mais si maladia
Opiniatria,
Non vult se garire,
Quid illi facere?

Clisterium donare,
Postea legnare,
Enfuita purgare,

C H O R U S.

Bene, bene, bene, bene respondere,
Dignus, dignus est entrare,
In nostro docto corpore.

P R Æ S E S.

Juras gardare statuta
Per Facultatem præscripta,
Cum sensu & jugeamento?

B A C H E L I E R U S.

Juro.

P R Æ S E S.

Effere in omnibus
Consultationibus
Ancieni aviso;
Aut bono,
Aut mauvaifo,

B A C H E L I E R U S.

Juro.

P R Æ S E S.

De non jamais te servire
De remediis aucunis
Quam de ceux seulement doctæ Facultatis
Maladus dût-il crevare,
Et mori de suo malo?

B A C H E L I E R U S.

Juro.

P R Æ S E S.

Ego cum isto boneto
Venerabili & docto,
Dono tibi & concedo
Virtutem & puiffanciam
Medicandi,
Purgandi,

Seignandi,
 Perçandi,
 Taillandi,
 Coupandi,
 Et occidenti
 Impune per totam terram.

ENTRÉE de BALLET.

*Tous les Chirurgiens & Apotiquaires, viennent luy
 faire la reverence en cadence.*

BACHELIERUS.

Grandes Doctores doctrinæ,
 De la Rhubarbe & du Sené :
 Ce seroit faus doûta à moy chosa folla,
 Inepta & ridicula,
 Si j'alloibam m'engageare
 Vobis loüangeas donare,
 Et entreprenoibam ajoûtare,
 Des lumieras au Soleillo,
 Et des étoiles au Cielo,
 Des Ondas à l'Oceano,
 Et des Rosas au Printanno,
 Agreate qu'avec uno moto
 Pro toto remercimento,
 Randam gratiam corpori tam docto ;
 Vobis, vobis, debeo
 Bien plus qu'à naturæ, & qu'à patri meo.
 Natura & pater meus,
 Hominem me habent factum :
 Mais vos me, ce qui est bien plus,
 Avetis factum Medicum,
 Honor, favor, & gratia,
 Qui in hoc corde que voilà,
 Imprimant ressentimenta
 Qui dureront in secula,

C H O R U S.

Vivat, vivat, vivat, vivat centfois vivat,
 Novus Doctor, qui tam bene parlat.
 Mille, mille annis, & manget & bibat,
 Et seignet & tuat.

E N T R E E de B A L L E T.

*Tous les Chirurgiens & les Apotiquaires dancent au
 son des Instruments & des Voix, & des battemens de
 mains & des Mortiers d'Apotiquaires.*

C H I R U R G U S.

Puisse-t-il voir doctus,
 Suas Ordonnancias,
 Omnium Chirurgorum,
 Et Apotiquarum
 Remplire boutiques.

C H O R U S.

Vivat, vivat, vivat, vivat cent fois vivat,
 Novus Doctor qui tam bene parlat.
 Mille, mille annis, & manget & bibat,
 Et seignet & tuat.

C H I R U R G U S.

Puisse toti anni,
 Luy effere boni
 Et favorabiles,
 Et n'habere jamais
 Quam pestas, verolas,
 Fiebras, pluresias,
 Fluxus de sang & dissenterias.

C H O R U S.

Vivat, vivat, vivat, vivat cent fois vivat,
 Novus Doctor qui tam bene parlat,
 Mille, mille annis, & manget. & bibat,
 Et seignet & tuat.

Derniere Entrée de Ballet.

F I N.